

Les questions et les difficultés qui se posent aux enfants et à leurs parents deviennent parfois un vrai cheval de bataille pour les professionnels. Comment soutenir ce petit dont les parents sont en conflit ? Comment réagir face aux jeux sexuels entre enfants ? Comment comprendre qu'une mère puisse tuer ses enfants ? ... Pas facile parfois de rester professionnel en situation de grande émotion voire de sidération.

Or, les situations de souffrance et de fragilité appellent à être accueillies, accompagnées, soutenues avant tout par les personnes de l'environnement habituel des familles : les puéricultrices, les enseignants, les professionnels de l'aide qui les côtoient au jour le jour. La prévention se tisse, en effet, dans le contact quotidien, au cœur des réalités de la vie.

Ce livre aborde différents thèmes partant des questions des professionnels et de leur position de nursing, d'éducation ou d'aide. Il constitue également un point d'appui aux cours dispensés dans les Hautes Écoles.

POINTS DE REPÈRE POUR PRÉVENIR LA MALTRAITANCE

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

Quentin Bullens, Delphine Cordier, Danielle Debluts, Françoise Dubois, Judith Dupont, Nathalie Ferrard, Julie Fraiteur, Françoise Guillaume, Ingrid Godeau, Françoise Hoormaert, Perrine Humblet, Diane Huppert, Philippe Jadin, Serge La Haye, Vincent Magos, Catherine Marneffe, Claire Meerseman, Frédéric Muller, Axelle Pirotte, Claire-Anne Sevrin, Serge Tisseron, Reine Vander Linden, Nadine Vander Elst.

yapaka.be

Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



yapaka.be

POINTS DE REPÈRE POUR PRÉVENIR LA MALTRAITANCE

Points de repère pour prévenir la maltraitance

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Philippe Dufromont, Sandrine Hennebert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Nicole Bruhwylter, François De Smet, Etienne De Maere, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet et Juliette Vilet.

Ce hors-série de la collection Temps d'arrêt est disponible en continu sur demande à yapaka@yapaka.be.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
4e édition, janvier 2014

Sommaire

Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?	5
L'enfant réel n'est jamais celui qu'on a rêvé	8
Le déni de grossesse	11
Les signes de souffrance psychique chez l'enfant	15
Les demandes des parents et l'institution éducative	19
Être marâtre, celle qui n'est belle que pour le père	22
Comment réagir aux morsures d'un enfant ?	26
L'art d'accommoder les différences	28
Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants	31
La violence conjugale, une maltraitance pour l'enfant	34
Quand la dispute des parents frappe les enfants	38
Les enfants de couples homosexuels	42
Les jeux à caractère sexuel doivent-ils nous inquiéter ?	45
Les phobies scolaires	49
Punir un enfant ?	52
Trouble de l'apprentissage :	
les dangers du (sur)diagnostic	55
Cet enfant est-il hyperactif ?	59
La garde alternée : pas pour les tout-petits	63
Pour quelles raisons cet enfant ne parle-t-il pas des maltraitances qu'il subit ?	67
« Aliénation parentale », un concept qui peut causer du tort	70
Malmener ou brutaliser un bébé : impensable ?	74
Les professionnels peuvent-ils encore toucher les enfants ?	76
Pourquoi jouer en famille est-il indispensable ?	79
Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?	82
Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?	86
Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?	89

L'enfant face à la mort.....	93
Comment aider les enfants en cas d'événement tragique?	96
Les limites aident à grandir	102
Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels?.....	105
Les professionnels face aux réseaux sociaux virtuels	108
Les risques d'Internet, mythes et réalités	112
Pourquoi la télévision est-elle toxique pour les enfants en bas âge	116

Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?

La croyance populaire soutient l'idée que « les enfants maltraités deviennent des parents maltraitants ». Ce propos repose sur le constat que les parents maltraitants ont souvent souffert eux-mêmes de maltraitance, ont vécu un passé douloureux ou des relations difficiles avec la génération précédente.

Pourtant ce phénomène de la reproduction systématique de la violence est loin d'être généralisé et n'est certainement pas scientifiquement prouvé. Bon nombre d'adultes qui, enfants, ont souffert de parents violents ou abusifs, sont néanmoins devenus des pères, des mères responsables et fiables.

En abordant la parentalité, la plupart des hommes et des femmes se demandent s'ils pourront s'occuper valablement de leurs enfants, s'ils pourront être des parents différents de ceux qu'ils ont eus, surtout si ceux-ci étaient toxiques et destructeurs.

Beaucoup de femmes enceintes revisitent leur passé et se questionnent sur la manière d'apporter à leur enfant attention, protection et tendresse sans être étouffantes et sans faire peser leurs angoisses ou soumettre à leur violence potentielle. Le désir de bien faire est là et l'angoisse de ne pas y arriver est, elle aussi, souvent présente. Se poser ces questions, c'est déjà chercher à engager des changements.

La capacité d'analyser de façon réaliste les liens à ses propres parents (ni en les diabolisant, ni en camouflant les souffrances) permet de sortir du soi-disant « sillon tout tracé » de la répétition. Sans cela il risque d'y avoir un « collage » au triste modèle qu'ont été les parents et une répétition des modes relationnels vécus dans l'enfance. Ce travail ne se fait pas seul ; il se réalise et se poursuit tout au long de la vie dans les échanges et

Prolongez vos lectures par des articles et des vidéos téléchargeables sur yapaka.be/search



autre(s) texte(s) sur la même thématique



vidéo(s) sur la même thématique



campagne de prévention sur la même thématique



powerpoint sur la même thématique

les relations avec les autres : le conjoint, la fratrie, les amis, les professionnels autour de la grossesse et de la naissance, et d'autres plus spécialisés éventuellement.

Dans les familles où l'histoire se répète, le problème semble être que les générations amènent aux suivantes la « note » non réglée avec la précédente et font ainsi « payer » à leurs enfants le malheur de leur propre enfance. Et cela n'est pas juste ; imaginons que, revenant chercher sa voiture au parking, un homme la retrouve abîmée. Le fautif n'a pas laissé ses coordonnées. Furieux et énervé, cet homme heurte à son tour par mégarde un autre véhicule. Il s'en va, lui aussi, sans laisser nom et adresse, estimant qu'il n'a pas à payer deux fois. Le préjudice qu'il a subi ne lui donne pas le droit de léser à son tour quelqu'un d'autre. Et s'il dispose d'une légitimité à être en colère, cela ne lui donne pas le droit de faire payer sa faute à quelqu'un qui n'y est pour rien.

Ce mécanisme agit implicitement dans les familles maltraitantes : les parents qui n'ont pas pu faire entendre leur malheur ou être reconnus dans leur souffrance par leurs propres parents ou par d'autres adultes, attendent de leurs enfants de réparer ce qu'ils ont enduré. Or ceux-ci n'en ont pas les moyens. Placés dans une telle position impossible, les enfants ne peuvent qu'être blâmés, critiqués, jugés, réprimandés, donc maltraités à leur tour. Les enfants ne peuvent tenir un rôle de soignant à l'égard de leurs parents. Attendre d'eux qu'ils se soucient de la dépression parentale, qu'ils canalisent les colères et la violence de leurs parents, surveillent leurs passages à l'acte suicidaire ou servent d'objet sexuel revient à leur voler leur place d'enfant et à abîmer radicalement leur confiance en l'adulte et en eux-mêmes.

Ce n'est pas auprès des enfants que les adultes blessés doivent se réfugier et solliciter de l'aide. Voilà pourquoi l'attention et la solidarité à porter aux parents maltraitants sont si nécessaires et certainement plus réparatrices que le blâme ou l'exclusion. Par l'attention accordée au parent, le professionnel aide peu à peu

ce dernier à prendre en compte ses responsabilités d'adulte, à s'identifier à son enfant et à lui laisser sa place pour éviter de lui faire tenir un rôle qui ne lui revient pas.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?
- Un abus dans l'enfance se répète parfois à l'âge adulte.

L'enfant réel n'est jamais celui qu'on a rêvé

Imaginer son bébé, c'est le faire exister et déjà l'investir bien avant la naissance. Désirer un enfant s'inscrit pour chacun dans des processus psychiques complexes qui relèvent de son histoire générationnelle, de son expérience comme enfant, de son projet de devenir parent et des valeurs sociales ambiantes, de la culture dans laquelle on vit.

Pour son enfant, chaque parent imagine le meilleur. Il le voit grand, beau et fort, lui prête toutes les qualités qu'il privilégie : intelligent, généreux, créatif, sportif... Il l'imagine également toujours en référence à ses propres parents ou grands-parents.

Rêver son bébé

Les images de l'échographie matérialisent déjà le bébé attendu. Fille ou garçon ? Même si pour la plupart des parents les deux sont bienvenus, l'annonce du sexe amène une réalité autre. Se sentir père/mère d'une fille ou d'un garçon est différent, ouvre une voie distincte de la vie : « J'avais vraiment l'intuition d'attendre un garçon et c'est une fille ! » « Enfant, je me suis occupée de mes petites sœurs, avec les filles je sais donc y faire mais, pour un garçon, je n'ai pas d'expérience... » Chaque parent recueille, dans ces images, confirmation et assurance quant à ses attentes, ses craintes, ses espoirs. Les mesures et les données de l'échographie confirment la bonne santé du bébé et fournissent matière visuelle pour anticiper, rêver plus avant.

La naissance est une étape importante dans la confrontation à la réalité de l'enfant qui a occupé l'esprit durant tous ces mois de préparation. Un « travail de deuil » permet aux parents d'accueillir l'enfant différent, tel qu'il est et non seulement tel qu'il a été désiré et pensé. La plupart du temps, imprécis et ouverts, les rêves des parents

laissent place au bébé tel qu'il est. La rencontre dans la réalité vient alors les confirmer ou prendre leur place.

À la naissance, parents et enfant se reconnaissent alors. L'émerveillement suscité par l'enfant réel chez ses parents leur permet de le découvrir sinon conforme à leurs attentes, du moins reconnaissable et tellement unique déjà dans ses mimiques, dans sa façon d'être.

Du rêve à l'enfant réel

Imaginer son bébé est indispensable à sa conception et à sa vie. L'accepter dans sa réalité de personne singulière et différente est tout aussi indispensable. Tout au cours de sa vie, l'enfant n'est jamais complètement tel que les parents l'ont imaginé ou espéré. Chaque étape de son développement remet en jeu les espoirs qu'on a mis en lui.

Mais l'enfant n'est pas là pour réaliser les ambitions et les rêves des adultes, réparer leurs erreurs ou les deuils du passé. Le rôle des parents est d'accompagner l'enfant dans son développement, d'être à son écoute, de l'aider à construire son identité propre.

Des difficultés peuvent apparaître quand l'écart est trop important entre l'enfant rêvé et l'enfant réel. Dans d'autres cas, l'enfant reste trop longtemps, voire toute sa vie, l'enfant imaginaire de ses parents. De manière souvent inconsciente pour eux, l'enfant est alors placé dans une position où il porte des attentes et des espoirs qui appartiennent au passé, d'autant plus lourds qu'ils restent situés dans l'inconscient et/ou dans un secret telles les hontes familiales, les expériences traumatiques, les catastrophes sociales. Les parents projettent alors sur l'enfant des désirs réparateurs d'un manque d'amour, d'échecs, de deuils non faits, de blessures jamais cicatrises.

Alors que les désirs conscients permettent à l'enfant de se construire, ces charges inconscientes contrarient lourdement son développement et parasitent les relations au sein de la famille.

Le désir d'être parent s'aligne sur les mêmes processus psychiques. Comme l'enfant idéal n'existe pas, il n'existe pas de parent parfait.

Le rôle du professionnel

Dans les situations difficiles mais aussi quand l'entourage n'y contribue pas, l'accompagnement des parents par des professionnels s'impose pour dépasser le deuil de l'enfant idéal : soutenir cette maman qui ne sait plus que faire avec son bébé qui pleure sans cesse alors qu'elle l'imaginait aussi calme que celui de sa sœur, accompagner ces parents qui auraient tant souhaité un garçon après le décès de leur petite Julie, alors que c'est une fille qui s'annonce...

Devenir parent, accueillir un enfant impose inévitablement de refaire le chemin de son histoire familiale. Amener le parent à évoquer ce qu'il attend de son enfant et que celui-ci ne peut lui apporter, va l'aider à se départir des traces non résolues du passé et ainsi diminuer l'impact des générations antérieures.

Dans un même mouvement, la parole d'un professionnel pour qualifier le bébé, le décrire positivement à son parent permet à ce dernier de le découvrir tel qu'il est et de l'investir peu à peu dans sa singularité.

Le professionnel a également un rôle important en cas d'handicap, par exemple, car la façon dont les parents vivent cette réalité, leurs sentiments d'injustice, d'échec, de culpabilité influencent la manière dont ils vont investir l'enfant et le renforcer ou non dans sa différence.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants.



- Le bébé imaginé et l'échographie.
- L'arrivée d'un bébé se prépare dans la tête des parents

Le déni de grossesse

Se découvrir enceinte au sixième mois de grossesse ou à l'accouchement paraît incroyable. Pourtant, cela peut arriver : on parle de « déni de grossesse » quand une femme enceinte n'a pas conscience de l'être.

Le déni est un mécanisme de défense puissant qui se manifeste par la non prise de conscience d'une partie de la réalité. Ce mécanisme renvoie à la notion de clivage : ma main droite ne sait pas ce que fait la gauche. Il n'y a même pas de conflit interne.

Dans le registre de la maternité, un tel fait semble impossible. On pense alors à de la dissimulation, à de l'insouciance... Car, dans l'imaginaire collectif où la grossesse est généralement un événement heureux qui se prépare, imaginer qu'une femme ne réalise pas être enceinte est impensable!

L'ambivalence du désir d'enfant, conflit interne, existe pour la majorité des femmes et prend des formes, des degrés et des connotations variés. Le déni de grossesse, du registre du clivage, appartient à une toute autre réalité : la grossesse n'existe pas! La femme n'a aucune conscience de son « état » d'être enceinte ; ni le psychisme ni le corps ne se transforment autour d'un bébé pourtant bien présent.

On ne naît pas mère, on le devient par de profonds remaniements où interviennent désir d'enfant, projet de devenir parent, histoire personnelle. La grossesse est un processus de mise au monde de l'enfant et de son propre statut de mère dont les transformations physiologiques et psychiques passent par l'état d'être enceinte, l'attente de l'enfant, sa mise au monde, la séparation d'avec lui .

Dans le cas de déni, la femme se trouve dans un état particulier où ses sens sont à l'arrêt. Ce mécanisme de défense protège d'une terrible angoisse inconsciente : nier la réalité pour éviter de souffrir trop signifie alors nier la souffrance insupportable.

Le corps s'allie au mental pour ne montrer aucun signe de changement physique. Il ne se modifie pas ou à peine : les règles peuvent perdurer ou alors la femme attribue leur absence à un dysfonctionnement passager ; ce qu'elle ressent éventuellement sera mis sur le compte de la fatigue, d'un changement survenu, une légère prise de poids sur le compte d'une « fringale » passagère... Les spécialistes se demandent encore aujourd'hui où se cache cet enfant clandestin, invisible pendant parfois neuf mois, qui naît avec un poids normal.

L'entourage de la femme (conjoint, familiers) reste aveugle, gagné par la contagion du déni. De même les professionnels, éventuellement sollicités pour une douleur au ventre, une fatigue excessive semblent perdre leur réflexes cliniques. Des médecins consultés dans ce cadre n'ont parfois pas diagnostiqué la grossesse ou l'ont pensée à quelques semaines alors qu'elle était à terme. C'est dire si la connaissance et la rationalité ont peu à voir avec la puissance du déni...

La sortie du déni

Quand surgit la levée du déni, c'est la sidération! La confrontation à la réalité est insupportable, troublante pour la femme, le conjoint et l'entourage.

La naissance apparaît comme un moment particulier qui échappe au contrôle mental de la femme. Quand l'accouchement survient de manière inattendue, dans la solitude, la mort du bébé est parfois au rendez-vous par manque de soins. Pour la femme, il ne s'agit pas de tuer un nourrisson mais d'annuler la réalité de ce qui surgit.

Quand l'accouchement se passe en milieu hospitalier ou que la découverte de la grossesse est accompagnée par des professionnels, l'enfant peut être bien accueilli, l'impensable peut être intégré, dépassé. Les processus de maternité et de parentalité peuvent se mettre en place, l'accueil de l'enfant s'organiser dans une autre temporalité et les liens mère-enfant s'amorcer. Là où la pensée a fait totalement défaut, un travail psychique

avec la mère permet de franchir peu à peu les étapes manquées.

Ce travail d'accompagnement est difficile pour les professionnels, eux-mêmes pris dans ce mouvement de sidération qui enferme la pensée et génère des projections émotionnelles teintées de leur propre vécu. Le recours à une réponse strictement médicale constitue alors souvent un refuge pour les professionnels en difficulté.

Le déni de grossesse n'est pas dû à la jeunesse ou à un manque d'information de la femme. On peut le trouver chez des femmes de tout âge, de tout milieu social, de tout contexte familial et de toute configuration de couple. Le fait d'être mère ne protège pas non plus du déni. Une mère attentive et compétente pour ses premiers enfants peut ne pas avoir conscience d'une nouvelle grossesse. On parle d'un phénomène « en creux » qui ne permet de donner aucune explication rationnelle, aucun mobile à ce syndrome. Il s'agit souvent de femmes qui ont peu appris à exprimer leurs émotions, à être à l'écoute de leur corps. Cette observation clinique ouvre une porte au travail de prévention.

Le rôle du professionnel

D'un point de vue collectif, la prévention doit viser la connaissance et la prise en compte du déni de grossesse par les professionnels de la santé et de la justice ainsi que par le grand public.

Expression d'une souffrance, le déni de grossesse doit faire place à la création d'un espace psychique d'accueil de l'enfant grâce à l'aide des acteurs autour de la naissance. Ceux-ci matérialiseront leur préoccupation pour la mère et le bébé à travers les soins et l'accompagnement habituels du post-partum. Ces gestes, ces conseils, la continuité de la présence, ancreront petit à petit le bébé dans la réalité de la maman.

Les équipes doivent être, elles aussi, soutenues pour ne pas rester dans la sidération ou ne pas tomber dans le

jugement, réactions qui risquent d'anéantir la fluidité des pensées si nécessaire pour sortir du déni.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Déni de grossesse et défaut de parole.
- Déni de grossesse et infanticide, le rôle de la justice.
- Le déni de grossesse.
- Le déni de grossesse : le rôle du professionnel.
- Quelle prévention après un déni de grossesse ?

Les signes de souffrance psychique chez l'enfant

La souffrance psychique, hélas, ne se diagnostique pas ni ne se traite comme une maladie dans le champ somatique. Les signes en sont parfois énigmatiques et/ou secrets.

En outre, l'enfant a la particularité d'être une personne en devenir, d'être en voie de construction ; rien n'est figé chez lui et les symptômes qu'il peut développer sont parfois à considérer davantage comme un moyen de faire face aux secousses de son parcours existentiel que comme les signes d'un tableau pathologique.

C'est pourquoi les indices de souffrance psychique sont peu spécifiques, prennent des formes variées, et leur intensité ne préjuge en rien de leur gravité.

Enfin, les enfants sont dépendants des adultes qui en ont la charge et réagissent donc aux attitudes de ces derniers et aux climats relationnels auxquels ils sont soumis et dont ils ne peuvent décider de s'extraire comme peuvent le faire les adultes.

Repérer la souffrance psychique chez l'enfant est certes moins compliqué que d'en saisir le sens et la traiter avec les adultes concernés par le mal-être de cet enfant. Tout repérage, évaluation, démarche diagnostique, doit donc intégrer la question suivante : « Qu'en dire et qu'en faire avec les adultes qui ont la responsabilité de l'enfant au quotidien, et qu'en perçoivent ou qu'en ont perçu ces derniers ? »

Un enfant, ça n'existe pas seul

Une souffrance repérée doit trouver sa signification dans la tête de ceux qui vivent avec l'enfant pour pouvoir être prise en compte et traitée par et/ou avec eux. Car « un enfant, ça n'existe pas seul » : son équilibre, son

bien-être, ses stratégies d'adaptation sont directement fonction de ceux dont son existence dépend. La souffrance d'un enfant est donc souvent celle de ses parents (par effet de vases communicants), comme la sienne propre peut devenir préoccupation ou tourment chez ses parents. On ne peut donc jamais évaluer le problème que présente un enfant sans s'inquiéter de ce qui, dans ce problème, peut blesser, toucher, figer ou émouvoir ses proches. D'ailleurs, se proposer en partenaire de ceux-ci pour chercher ensemble à comprendre et trouver des solutions est la seule voie d'aide possible. C'est d'abord par ses parents qu'un enfant souhaite être aidé ; quitte à ce que cette aide, quand il y a urgence, leur soit offerte en même temps par une tierce personne.

À l'inverse de l'adulte, l'enfant n'a pas une expérience suffisamment déployée dans la durée pour comparer les manifestations et mouvements de souffrance qu'il peut ressentir. Il ne peut dès lors définir et décrire que quelque chose chez lui ne tourne pas rond ou ne tourne plus comme d'habitude.

Selon les âges, les signes de souffrance psychique vont trouver des expressions différentes, utilisant le corps ou se projetant sur autrui, minant les ressources personnelles de l'enfant ou se transformant en agression sur son entourage.

Le bébé présentera des troubles dans le registre de l'alimentation, du sommeil, de la motricité et du tonus. Sa capacité d'adaptation peut se retourner contre lui-même, comme chez le nourrisson trop calme qui très vite a compris que ses pleurs suscitent l'agressivité de ses parents et s'organise alors dans une attitude de retrait passif qui éteint ses capacités d'éveil.

Chez le jeune enfant, en prise avec un bouillonnement de découvertes propres à son âge, les malaises prendront souvent une expression motrice et/ou altéreront sa curiosité et son besoin de découvrir.

Ce sera un enfant qui ne sait pas entrer dans le jeu, activité qui donne accès au registre symbolique. On

peut observer cette même incapacité de jouer chez ses parents.

L'enfant en âge de latence rajoutera à ces signes les difficultés d'apprentissage et d'investissement cognitif parce que débordé par des préoccupations souffrantes. Des difficultés liées à son « équipement instrumental » (dyslexie, dyspraxies, petits troubles moteurs, problème d'audition...) peuvent être une source importante d'afflictions, l'enfant étant sans cesse en prise avec ses limites.

Enfin, l'enfant est aussi le révélateur des violences présentes dans son environnement (famille, école).

Sans pouvoir toujours en comprendre les raisons ou même sans nécessairement les identifier, l'enfant les rejouera avec l'entourage ou s'en protégera en se mettant en retrait.

Aucun symptôme ne parle seul

Il n'existe pas de traduction univoque d'un signe d'appel dans le comportement de l'enfant. Se « goinfrer » peut autant signifier un profond malaise qu'un caractère de « bon vivant » ; la peur peut traduire un état de douleur comme être un moyen adéquat de protection...

La capacité de l'enfant à s'adapter à son contexte, même aux stress les plus lourds, est à la fois ce qui fait sa force et sa vulnérabilité. Des signes importants de détresse ne signifient pas que l'enfant connaît des troubles profonds de sa personnalité ; à l'inverse, la discrétion des signes ne veut pas dire que l'enfant n'est pas profondément affecté par les choses difficiles qu'il vit. Il s'adapte simplement aux conditions auxquelles il est soumis et cela aux dépens d'investissements propres à son stade de développement : sa curiosité s'éteint, son déploiement intellectuel et relationnel est en stand-by.

Toute traduction terme à terme d'un symptôme chez l'enfant est contre-productrice et peut engendrer en

retour de nouvelles souffrances. La seule voie de soins et d'aide passe donc immanquablement par le souci qu'on aura de l'enfant et l'alliance du professionnel avec les parents ou les adultes qui s'en occupent.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Cet enfant est-il hyperactif ?



· Quel est l'impact de la maltraitance sur le développement de l'enfant ?

· La dépression du bébé

Les demandes des parents et l'institution éducative

Il y a un demi-siècle, personne ne pensait à contester ce que disait l'école. Les enseignants représentaient une autorité qui aujourd'hui est mise à mal dans l'ensemble du corps social. Cet état de fait a des effets sur l'éducation et les institutions qui en ont la charge. La crèche, l'école, premiers lieux collectifs où l'enfant est confronté aux autres, instituent les conditions de la vie en société. Grandir, c'est se séparer. L'enfant l'expérimente d'abord dans sa famille, au moment du coucher par exemple. La tâche des professionnels est de poursuivre et d'amener les parents à faire confiance à l'institution, à y occuper une juste place.

Que les parents s'intéressent à la vie à la crèche et à l'école est légitime et ressort d'ailleurs d'une attente institutionnelle. L'école, comme la crèche, se doivent d'instaurer et d'alimenter des lieux d'information et d'échanges sur les questions éducatives et pédagogiques. Dans cette optique-là, il est essentiel de penser l'institution en tant que « cadre éducatif social souple », c'est-à-dire un endroit où on assume la différence de place enfant/adulte, professionnel/parent, asymétrique tout en n'étant pas inégalitaire.

La famille est la première institution dans laquelle l'enfant grandit, elle se différencie de la crèche ou de l'école dont les priorités sont définies par la société dans son ensemble. Les parents ont des attentes à l'égard des premières institutions collectives que rencontrera l'enfant ; ces institutions sont donc particulièrement importantes. Les lieux éducatifs pour l'enfant créent une relation asymétrique entre parents et professionnels dans la mesure où, d'une manière ou l'autre, ils interviennent également dans l'éducation familiale. Ils devraient pourtant être capables d'accepter une certaine réciprocité avec les parents, tout en assumant la position d'asymétrie : accepter le même portage du bébé qu'à la maison, par exemple, mais refuser de mettre le bébé sur le pot à 8

mois, cette pratique étant inefficace et surtout néfaste. Ces moments d'influence réciproque entre parents et professionnels sont un outil de démocratie extraordinaire si on trouve les voies d'accès qui les permettent, tout en étant consistant par rapport aux connaissances sur le développement de l'enfant. L'expérience de réciprocité permet aux parents ayant d'autres pratiques de se sentir reconnus et acceptés, établissant ainsi une base positive aux relations institutions-parents.

Mais parfois les parents ne peuvent accepter le fonctionnement assumé et explicité de l'institution et reviennent pour leur enfant un traitement d'exception. Celui-ci fait l'objet d'une écoute attentive de l'institution qui examine la singularité de l'enfant mais aussi la pense en terme d'insertion dans le milieu collectif. Cette position peut parfois ne pas être acceptée par les parents malgré l'explication donnée, ce qui déforce les conditions de socialisation et met à mal les professionnels.

Il arrive que le dialogue entre le professionnel et le parent s'enfonce dans l'impasse : le premier se prévaut de sa compétence professionnelle, le deuxième de la connaissance de son enfant. Pour contourner cet écueil, le travail professionnel en équipe construira la dimension collective pour mettre en place un cadre commun, à expliquer régulièrement aux parents. Les heures de concertation, les réunions d'équipes sont le terreau propice à une vraie cohésion qui aide à structurer le projet institutionnel, à l'aborder sous plusieurs facettes pour mieux le définir, à mettre de la distance et à concilier demande individuelle et réponse collective.

Ce travail incessant doit s'exécuter sous la houlette d'un garant : directeur, coordonnateur pédagogique, voire superviseur..., lui aussi formé au travail d'équipe. Les échanges portent sur ce que l'on peut faire ensemble, ici et maintenant pour (peut-être) évoluer vers autre chose. Il est plus important de construire ce cadre ensemble en pensant à un enfant (ou à un groupe d'enfants) en particulier, que de se tenir à un cadre institutionnel que le groupe de professionnels ne s'est pas approprié. Cette pensée groupale devrait animer chaque institution.

C'est dans cette structure collectivement construite que les professionnels peuvent canaliser les inquiétudes et les questions des parents : écouter pour comprendre de quelle place l'autre parle, pour l'accepter où il est et l'amener un peu plus vers la loi commune, redire avec bienveillance et détermination où « frottent » les données collectives et celles concernant chaque enfant, suggérer un chemin pour que tous acceptent ce cadre comme bon pour l'enfant.

Dépassant le cas de leur propre enfant, il est bon que les parents soient associés et/ou informés de la construction collective des questions éducatives. Ils peuvent ainsi voir les fondements et l'efficacité de ce travail institutionnel. Les conseils de participation doivent être investis par l'école pour remplir cette mission. Dans les crèches, structures d'accueil, ..., des formes propres de concertation devraient toujours exister. Les institutions s'occupant d'enfants sont les points de repères en élaboration permanente des questions éducatives pour la société de demain. La société contemporaine dans son ensemble a tendance à brouiller l'importance d'assumer sa place où qu'on soit, de ne pas confondre la place de professionnel de l'éducation avec celle de parents, d'enseignant avec celle de médecin, par exemple. Là aussi, seuls des instants en équipe permettent de se relégitimer et de reprendre force et courage pour continuer son métier.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Faire alliance avec l'école
- Les familles et leurs différences

Être marâtre, celle qui n'est belle que pour le père

Devenir mère suppose un long travail psychique : le désir d'enfant, la maternité, la naissance de l'enfant. Être mise à la place d'une marâtre, jamais aucune femme ne l'a rêvé petite. Elle est propulsée à cette place non-désirée, vivant une histoire d'amour avec un homme qui a toutes les qualités et aussi des enfants.

Marâtre, un terme particulièrement noir et poussièreux qui renferme une image violente des contes de notre enfance comme Blanche-Neige et Cendrillon.

En effet, dans ces contes, la marâtre est en général présentée comme une mauvaise belle-mère, voire une méchante belle-mère. Par extension et de par la signification péjorative du suffixe français -âtre (comme dans noirâtre), marâtre est devenu synonyme de mauvaise mère (y compris pour désigner la mère biologique).

Cette image pas très enviable est entachée de nombreuses représentations conscientes et inconscientes souvent forgées par la dynamique familiale entre deux « mères » de statut différent.

Familles re-composées

Le terme lui-même indique qu'il y avait bien quelque chose avant. Qu'une histoire d'amour a préexisté à cette nouvelle « quasi-famille » qui voit le jour. Cela sous-tend que la marâtre doit faire avec la mère, elle est constamment confrontée à la mère des enfants de son compagnon lors d'appels téléphoniques, d'échanges de sacs, de grands moments de la vie,... la belle-mère est donc propulsée en territoire occupé par l'ombre de quelqu'un qui a bel et bien laissé des traces... et qui sans cesse lui rappelle qu'elle est la deuxième, un autre choix après le premier.

De plus, la marâtre occupe un statut bien différent auprès de l'enfant que le beau-père. En effet, on n'attend généralement pas d'un beau-père qu'il se charge du domestique, du linge, de l'intime de ses beaux-enfants. Alors que la nouvelle compagne du père empiète presque inévitablement sur le territoire de la mère.

Les enfants de leur côté lui remémorent également le désormais très classique « de toute façon, tu n'es pas ma mère »...

Les enfants sont donc bel et bien embarqués dans le package de ce nouvel amour. Et ils font jaillir, émerger, toutes sortes de questions chez celle qui occupe la place de belle-mère, les sentiments se bataillent, les émotions tourbillonnent au gré du quotidien, des frustrations, des incompréhensions,... et peu de places existent pour que ces sentiments, cette parole puissent se déployer. Comme mécanisme de défense, beaucoup de marâtres font profil bas et adoptent une position de recul par rapport à cette famille qui n'est pas tout à fait la leur. Socialement, il est souvent impossible d'avouer les difficultés à aimer, à s'attacher à ses beaux-enfants. Peu d'oreilles acceptent que ces femmes déposent, énoncent et élaborent ces questions. Il n'est pas rare dès lors de retrouver des belles-mères occuper un coin de toile et échanger leurs trucs, leur vécu, leurs difficultés sans soulever de conflits comme cela peut être le cas dans l'espace familial. Elles y trouvent un peu d'air pour tenir une place d'adulte face à ces enfants. Chacune à partir de ce qu'elle est, à partir de son histoire doit trouver, composer, inventer sa place pour vivre cette nouvelle « quasi-famille ».

Parce qu'elle est quand même bien obligée d'occuper une place parentale, d'adulte. Qu'elle le veuille ou non, cette place est à prendre en termes de génération et pas nécessairement sur le plan affectif. Il ne s'agit pas d'envisager seulement la relation de couple. La réflexion « quelle est ma place par rapport à cet enfant ? » est à mener, au quotidien.

Familles re-sexualisées

Dans cette nouvelle famille, outre la question des places qui est mise au devant de la scène, la question des investissements va également émerger. Le père vit un nouvel état amoureux et peut parfois donner à ses enfants l'impression de les délaisser. Si le père a une fille jeune, elle peut vivre l'arrivée (parfois soudaine) de la marâtre comme le vol d'une place qui lui appartenait jusqu'alors. On voit Oedipe et son complexe pointer le bout de leur nez. Les enfants peuvent également être bousculés dans leur période de latence (6 ans jusqu'à l'adolescence). Quand le parent retrouve un partenaire, l'excitation est à l'avant de la scène étant donné la situation amoureuse nouvelle. Cette excitation peut être sentie, vécue également par l'enfant ; or, en règle général à ce moment-là, le couple est plus au repos ou en coulisse. Et cela peut se traduire par des petits actes dans le quotidien de la nouvelle famille : des petites culottes qui disparaissent, des brosses à dents chipées,... ce qui peut être difficile à vivre pour la femme essayant de trouver une place dans cet espace familial qui lui préexiste.

Le discours du père a, dans ce sac de nœuds, toute sa place à prendre. La manière dont il présente sa nouvelle compagne, dont il soutient sa place, dont il parle de la mère de ses enfants et de la place qu'il lui donne également dans les décisions de vie,...

Toutes les situations sont différentes parce que toutes les séparations, toutes les recompositions, toutes les belles-mères sont différentes... Il n'y a là encore pas de recettes toutes faites mais bien une grande place pour la créativité dans ces nouveaux espaces familiaux qui voient le jour.

Ces questions et bien d'autres mobilisent beaucoup de « marâtres » et peut-être trop peu d'oreilles de professionnels. Il s'agit pourtant d'entendre chacun de ces petits moments de la vie quotidienne, de ces petites questions, de ces grandes souffrances et de les prendre en compte, d'où elles émergent.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Les nouvelles configurations familiales fragilisent-elles ?

Comment réagir aux morsures d'un enfant ?

Près de la moitié des enfants sont mordus au moins une fois pendant leur séjour à la crèche, surtout dans les groupes d'enfants de treize à trente mois. Malgré cette fréquence élevée, il reste difficile pour une puéricultrice d'annoncer une morsure à un parent. Pour un parent, c'est choquant de retrouver son enfant mordu, surtout au visage, tout comme il est pénible d'apprendre que son enfant mord les autres. Ni pour l'enfant mordeur, ni pour l'enfant mordu, cet incident n'est confortable.

Pourquoi les enfants mordent-ils ?

La bouche happe et tète le sein, la bouche mordille, la bouche mord... Avant de découvrir par les mains, c'est par la bouche que le bébé appréhende son univers.

Mordre par amour : la bouche embrasse... Bouche ouverte de l'adulte qui s'approche du bébé. Dans des moments de câlins entre un aîné et un bébé, il arrive que le bébé morde sa mère, son père, son frère, sa sœur. Ceux-ci, surpris, réagissent à la douleur et le bébé décontenancé ne comprend pas.

Mordre pour apaiser la douleur : des gencives douloureuses, des dents qui apparaissent s'accompagnent d'un besoin de mordre ce qui est à portée de bouche : un hochet de dentition, la cuisse d'un copain de crèche, le bras d'une grande sœur. Tout est bon pour calmer ce mal inhabituel dans la bouche.

Mordre avant de pouvoir parler : défendre son jouet, riposter à une provocation, se sentir menacé, vouloir attirer l'attention, être perturbé, tendu ou frustré... sans avoir les mots pour le dire. Comment s'exprime alors l'enfant dans sa deuxième année ? Il risque de le dire avec la bouche, certes, mais en mordant.

Que faire dans ce cas ?

Un jeune enfant peut mordre en famille mais, aussitôt, les aînés ripostent et mettent des limites.

À la crèche, dans un groupe d'enfants du même âge, les morsures sont plus fréquentes : les enfants doivent partager jouets, adultes, désirs similaires...

Ces enfants mordeurs ne sont pas méchants : simplement, ils ne peuvent pas maîtriser cette pulsion et ils n'ont pas conscience de la douleur infligée à l'autre.

Les enfants mordus sont trop jeunes pour poser des limites.

Ces morsures impulsives jaillissent sans crier gare et sont difficiles à éviter par l'adulte présent.

Cependant ces morsures, normales à cet âge, doivent être empêchées ; c'est à l'adulte de mettre des mots sur le vécu du mordeur : « Tu peux être fâché ou ne pas être d'accord avec lui... », d'interdire : « ...mais tu ne peux pas mordre », de préciser la conséquence de la morsure : « ça fait mal ». Il faut dire cela à l'enfant à l'instant de la morsure et veiller aussitôt à l'éloigner et à le distraire. Ne pas reparler de cet événement avec lui et rester discret en sa présence afin qu'il ne soit pas tenté de recommencer pour susciter à nouveau toute l'agitation que sa morsure a générée.

La fermeté et la cohérence des adultes mettent fin aux morsures d'un enfant mais aussi la discrétion autour de l'épisode.

L'art d'accommoder les différences

Les professionnels sont souvent amenés à s'interroger sur ce que l'on qualifie rapidement de « différence culturelle » dans les milieux d'accueil, les écoles ou lors de l'accompagnement des familles. Les exemples de situations où se confrontent plusieurs conceptions de ce qu'il est bon de faire font partie de leur quotidien. C'est par exemple ce qui s'est passé dans un milieu d'accueil où un bébé de nationalité turque ne parvenait pas à s'endormir. Une discussion avec la maman a fait apparaître que celle-ci emmaillote son bébé à la maison et qu'il ne s'habitue pas au mode de couchage de la crèche. Il y a plus de cinquante ans que la pratique systématique de l'emmaillotage a été abandonnée ici ; comment faire alors sans entrer dans un « choc des cultures » qui n'aidera certainement pas ce bébé à dormir ?

Le plus souvent les événements qui mènent à des réflexions sur les « différences culturelles » se rapportent à des personnes venant d'ailleurs. Notons au passage que certains « ailleurs » ont moins la cote que d'autres. Pourtant, des différences se marquent d'une autre façon, par exemple sur le plan du genre (un puériculteur travaillant en crèche et que ses collègues ne trouvent pas suffisamment 'maternant'), d'une incapacité physique (une maman malvoyante) ou encore sur le plan de la famille (les familles homosexuelles par exemple). C'est tout cela la diversité, mais c'est beaucoup plus encore puisque les familles aménagent des manières de vivre et d'élever leurs enfants qui sont parfois difficiles à comprendre. Cette diversité rend complexe le travail des professionnels auprès des familles et des enfants.

La question à résoudre est de savoir comment, dans la pratique, éviter non seulement d'enfermer dans une identité figée celui ou celle qui agit différemment, mais aussi de faire comme si cette question n'existait pas. Pourquoi ? Parce que la notion de différence s'oppose à celle de normalité, avec le risque d'exclure ou de

stigmatiser ; parce qu'identifier quelqu'un comme définitivement différent ne tient pas compte du fait que les individus changent, se transforment au cours de leur vie. Mais aussi, à l'opposé, parce que le déni de la diversité peut nuire à la construction de l'identité de l'enfant et empêcher de voir les discriminations quand il y en a. La fréquentation des milieux d'accueil du jeune enfant et de l'école maternelle représente la première expérience véritablement sociale de l'enfant : placé hors de sa famille, de ses habitudes et de ses valeurs, l'enfant va se découvrir à travers les relations quotidiennes avec d'autres adultes et d'autres enfants. Il n'est pas souhaitable qu'il doive laisser une partie de lui-même sur le pas de la porte. Valoriser l'enfant dans ses appartenances multiples aide celui-ci à se construire harmonieusement et évite de renforcer implicitement un modèle dominant. C'est pourquoi il est plus positif de parler de diversité que de différence, parce qu'elle est vue davantage comme une ressource, alors que la différence s'interprète comme un écart par rapport à une norme.

Dans les milieux éducatifs, le but n'est pas de participer à la construction de l'identité des enfants en faisant table rase de ce qu'ils sont. On ne vise pas à éduquer les Belges de demain selon un moule prédéfini. Il s'agit plutôt de favoriser une identité singulière au départ d'appartenances multiples, en étant créatif et en construisant des ponts avec les cultures familiales et les différentes appartenances des enfants. Cela suppose rencontre avec les parents accompagnés de leurs enfants et reconnaissance de ce qui fait la singularité de chaque individu. Cela nécessite également que les personnes dépassent le niveau du 'nous', collectif, pour arriver à celui du 'je' qui permet la réciprocité. Dans l'exemple cité plus haut, cela suppose que le professionnel puisse entendre les raisons qui ont amené ces parents à emmailloter leur bébé (tradition ? culture ? ou simplement moyen qui semble efficace dans l'expérience des parents ?) sans juger la famille et tout en s'interrogeant sur ses propres références. En l'occurrence, un mode d'emmaillotage faisant l'assentiment de la maman comme de la responsable du milieu d'accueil a été adopté pour un certain temps.

D'accord, mais il y a des limites! entend-on. La limite, c'est d'abord la situation de l'enfant, sa réalité dans le milieu éducatif et dans sa famille. La limite, c'est également ce qui découle des normes et des règles de vie en collectivité. Or il apparaît que ces dernières ne sont pas toujours explicites pour tous. Il est bon de les faire connaître mais aussi d'estimer quels sont les risques que l'on imagine si elles venaient à être transgressées ou simplement modifiées. C'est parfois peu de chose. Les limites sont donc négociables et cela d'autant plus lorsque le bénéfice est d'inclure un enfant ou une famille et de partager la responsabilité de l'éducation. Enfin, n'oublions pas que d'autres enjeux peuvent se faire jour dans ces petits événements.

Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants

Venue des Etats-Unis, la mode des mini-miss s'étend de par le monde. Au Brésil, une reine de carnaval de sept ans crée la polémique. En Belgique, un échec de la jeunesse subventionne un concours de mini-miss. Ces manifestations sont pourtant néfastes au développement de l'enfant.

Quand le désir des parents emprisonne l'enfant

Pour grandir, l'enfant a besoin d'être porté par le désir de ses parents mais, en même temps, il a besoin que ce désir ne l'étrangle pas. L'équilibre est parfois difficile pour les uns comme pour les autres. Déjà bien avant la naissance, les parents imaginent le futur de leur enfant. De même en lui donnant son prénom, ils le relient à une figure aimée. Déjà, ils l'espèrent brillant à l'école, charmant en société et le rêvent astronaute, menuisier ou reprenant l'entreprise familiale. Quoi de plus naturel que de souhaiter le mieux à son enfant. C'est fort de tous ces vœux que l'enfant s'élève peu à peu.

Ce désir soutient les apprentissages de l'enfant, rendus possibles par le climat de confiance et de sécurité. Dans son lien d'amour et de loyauté envers ses parents, il leur fait plaisir, contrôle ses pulsions, et acquiert peu à peu, à son rythme, limites et désirs propres.

Mais il arrive que les désirs des parents soient à ce point pressants qu'ils devancent le développement de l'enfant, qu'ils ne permettent pas à celui-ci de savoir ce que, lui, veut faire de sa vie. Ce qui pourrait être encouragement devient obligation ; inconsciemment, l'enfant absorbe le désir de ses parents.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le pousser ainsi vers l'âge adulte n'est pas une bonne préparation

car l'enfant n'a pas le temps de sentir ce qu'il désire, de douter, d'essayer, d'apprendre par essais et erreurs. Pris dans le désir de l'adulte, il est obligé d'y répondre, au risque d'effets catastrophiques plus tard. Que ce soit à l'adolescence ou à l'âge adulte, tôt ou tard, il sera obligé de faire des choix, de tracer sa voie ; il vaut mieux qu'il ait appris.

Dans ce sens, pousser un enfant à devenir champion de mathématiques, de piano, de motocross, danseuse étoile ou reine de beauté peut provoquer des dégâts ; c'est souvent le priver de son enfance. Ce sera d'ailleurs au détriment de son talent, car le talent ne fait jamais fi de la personnalité propre de l'artiste.

Pour cette première raison, suggérer les concours de mini-miss aux parents est une très mauvaise idée. Mais il y a pire.

Quand la sexualité adulte joue avec les enfants

Pour grandir la petite fille a besoin de s'identifier à sa mère, aux femmes de son entourage, aux personnes qu'elle admire. C'est ce qui la fait essayer le collier de sa maman ou déclarer qu'elle deviendra maitresse d'école. À la recherche de ce qui la différencie du petit garçon, elle essaiera les signes, justement, les plus distinctifs : talons hauts, rouge à lèvres et Barbies, et se rêvera en princesse. Les stéréotypes ne sont jamais que les points de repère des enfants, et que ces points de repère soient dessinés au gros trait, quoi de plus normal. C'est donc avec tendresse que l'on peut laisser les petites filles rêver devant leur miroir ou sous le regard enchanté d'un entourage attentif et privé. En laissant la couleur de l'enfance à cette séduction, l'adulte laisse à la petite fille le temps de devenir femme, de devenir une femme qui aura pu se constituer son intimité, son identité propre. Il laisse le temps faire son œuvre de maturation, de transformation de la sexualité enfantine en sexualité adulte.

Par contre, quand l'adulte se saisit de la sexualité enfantine pour l'emmener sur son terrain, il abuse de l'enfant. Comme l'indique le langage, les concours de mini-miss considèrent l'enfant comme un adulte en miniature. Or il n'en est rien ; le monde de l'enfance est profondément différent de celui de l'adulte.

C'est la raison pour laquelle la mise en avant des enfants comme des petits adultes, que ce soit dans la publicité, dans les émissions de télévision ou dans les concours de mini-miss les arrachent à l'enfance pour les projeter violemment dans un monde qui n'est pas le leur, un monde adulte avec ses composantes de sexualité, de séduction, d'excitation. Instrumentalisée au bénéfice du plaisir de l'adulte, la sexualité de l'enfant ne peut suivre son cours et réduit les possibilités pour l'enfant de construire d'abord son intimité et ensuite, comme sujet de désir, des relations amoureuses à un autre, également unique.

C'est la porte ouverte à une sexualité de divertissement, sans enjeu, sans relation. C'est la porte ouverte à ces pratiques sexuelles précoces qui interpellent de plus en plus les éducateurs.

Il y a lieu de s'interroger sur une société qui imagine de dangereux pédophiles à tous les coins de rue mais est aveugle à la mise en scène d'une hypersexualisation des plus jeunes sur les écrans, affiches et magazines.

S'il y a bien des raisons de regretter les concours de miss, on doit exclure les concours de mini-miss. S'il se trouvera toujours des entrepreneurs pour proposer tous les commerces, même les plus douteux, les pouvoirs publics se doivent, quant à eux, d'éviter pareilles scènes marécageuses.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Qu'est-ce que l'hypersexualisation de l'enfant ?
- Pourquoi les concours de mini-miss sont nocifs au développement de l'enfant ?
- Hypersexualisation des enfants et affaiblissement de la différence générationnelle.



· L'hypersexualisation des enfants

La violence conjugale, une maltraitance pour l'enfant...

Peu d'adultes ont conscience que la violence conjugale, que ce soit des coups ou des mots violents, atteint l'enfant même s'il n'en est pas le destinataire direct. Or, la clinique montre que l'enfant qui vit dans un environnement de violence conjugale est en grande souffrance. Mis en difficulté dans son développement, il est exposé malgré lui à un processus d'intériorisation de la violence.

Les enfants se développent à partir de ce que nous, adultes, leur transmettons. La valeur du modèle familial d'abord, social ensuite, participe à socialiser l'enfant, à le civiliser. L'enfant qui apprend la loi du plus fort n'apprend pas à intégrer les limites, à différer son besoin, à tolérer la frustration pour accéder à des expériences relationnelles positives. La violence comme modèle relationnel bannit le respect de l'autre dans sa différence et se fonde sur le passage à l'acte au détriment de la parole. Dans ce modèle, l'enfant n'apprend pas à mettre de la distance entre ses émotions et leur expression.

A l'inverse, faire l'exercice de la frustration nécessite de mettre des mots et un cadre éducatif structurant, cohérent et continu. La qualité des relations d'attachement précoce et, tout au cours de la vie des relations affectives solides, soutiennent l'apprentissage de cette capacité.

L'impact de la violence conjugale est dommageable pour l'enfant de tout âge

Dès le plus jeune âge, des traumatismes relationnels découlent d'un attachement précoce défaillant, désorganisé et à forte composante de stress.

L'impact est en effet d'autant plus fort que l'enfant est jeune et qu'il ne dispose pas de mécanismes de défenses psychiques et physiques pour y faire face. Cette impuis-

sance l'enferme dans une position de sauvegarde qui mobilise toute son énergie au détriment de sa construction ; un enfant de moins de deux ans ne fait pas la différence entre la violence subie par son parent et la violence directe à son encontre.

Un enfant plus grand qui peut par exemple repérer les signes avant-coureurs d'une scène, s'y soustraire en se réfugiant dans sa chambre ou intervenir pour tenter de l'enrayer voire faire appel à quelqu'un, sera également atteint dans son développement. Même si le rôle plus actif qu'il joue et qui ne lui revient pas, lui permet de se départir de l'impuissance massive et sidérante, il expérimente une impuissance découlant d'un mode relationnel pathologique. Il est aspiré entre la violence totalitaire d'un parent et l'impuissance de l'autre.

Troubles somatiques, troubles émotionnels et psychologiques (anxiété, angoisse, dépression, troubles du sommeil, de l'alimentation, syndrome de stress post traumatique), troubles du comportement (agressivité, violence, baisse des performances scolaires, désintérêt ou surinvestissement scolaire, fugue, délinquance, idée suicidaire, toxicomanie), troubles de l'apprentissage, symptômes physiques et cognitifs varient, suivant le degré d'exposition, l'âge, le sexe de l'enfant, mais peuvent également rester masqués et resurgir à un moment donné. Une faible estime de soi, une image négative font également partie des conséquences qui entacheront les relations adultes.

La qualité de la relation avec la figure d'attachement principale (généralement la mère) peut réduire les retentissements et leur intensité sur l'enfant.

La préoccupation parentale est paralysée par la violence

Nouée au contexte chaotique, imprévisible, la défaillance parentale porte tant du côté du parent agresseur que du parent agressé ; généralement les deux figures d'attachements ne sont pas sécurisantes.

Du côté de la mère (souvent le parent agressé), sa disponibilité, sa capacité d'adaptation à son enfant seront réduites par l'emprise qu'elle vit et le climat de terreur. Surmonter la violence ou s'y adapter, souvent dans une grande solitude, mobilise son attention au détriment de celle qu'elle peut accorder à son enfant. Celui-ci perçoit le climat de tension et de peur par contagion des émotions maternelles.

La violence présente dans la sphère conjugale s'étend logiquement à la sphère parentale. Un père qui frappe sa femme devant son enfant oublie toute compétence parentale. Il perd toute capacité d'empathie et d'identification à son enfant. Pour ce dernier, le parent agresseur, figure d'attachement secondaire, revêt une figure effrayante et instable.

Aider le parent pour protéger l'enfant

Expliquer au(x) parent(s) ce que l'enfant vit permet généralement de leur faire entendre la souffrance de l'enfant. Car, pris dans le secret et la honte de la violence, ces parents ne sont généralement pas demandeurs d'aide. Le processus de la violence s'installant au jour le jour, chacun s'y adapte, repoussant les limites du tolérable à demain voire au jour « où il s'en prendra à l'enfant ».

Au plan individuel, l'attention bienveillante du professionnel peut aider le parent à en parler au plus tôt. La parole et l'aide thérapeutique peuvent venir au devant de l'installation d'une dynamique d'emprise violente.

D'un point de vue collectif, la prévention doit lever la stigmatisation et la réprobation sociale qui pèsent sur ces situations et amener les professionnels de l'aide et de la justice à la prise en compte de l'impact considérable sur l'enfant.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Quand la dispute des parents frappe les enfants.



· L'impact de la violence conjugale sur l'enfant.

· La dispute des parents frappe les enfants.

· La dispute parentale, une expérience préjudiciable pour l'enfant.

Quand la dispute des parents frappe les enfants

Le désaccord entre deux personnes fait partie de la vie, il souligne la position singulière de chacun et la nécessité de faire avec de l'autre, du différent. Ainsi quand une dispute surgit entre les parents, il peut être vraiment constructif pour l'enfant témoin de la scène de voir qu'elle peut se résoudre par la parole dans le respect de l'autre. L'enfant qui vit cette situation trouve alors une occasion de faire l'expérience de régler un conflit par la parole. Mais, quand elle relève d'une dynamique de non-respect, de disqualification voire de rapport de force, la dispute parentale est préjudiciable à l'enfant. Qu'il s'agisse de coups, d'attitudes ou de mots, l'expérience clinique montre que l'enfant qui vit dans un environnement de violence est en grande souffrance.

L'enfant dans la tourmente

Exposé malgré lui à un climat de violence « ordinaire », l'enfant intègre un certain mode de résolution du conflit par la loi du plus fort, ce qui risque de le mettre à mal dans ses relations sociales futures, scolaires et professionnelles. Son processus de développement est également fragilisé : en fonction de son âge, du climat général qui l'entoure, il peut vivre certaines tensions comme très violentes et se trouver pris dans des situations face auxquelles il est sans défense. Embarqué dans cette tension qui monte, différentes « issues » se présentent à lui : soit l'enfant est témoin, tétanisé et hébété, sans résistance, absorbé dans la colère de ses parents. Soit il est partie prenante du conflit, au risque d'en devenir l'objet tout désigné et d'en subir les représailles directes.

La parentalité fragilisée

Dans ces moments, les parents pris dans leur tourmente, occupés par leur conflit se rendent indisponibles pour

l'enfant. L'adulte n'a pas la possibilité d'accueillir l'enfant (ni même de le prendre en considération) quand il est lui-même englué dans un conflit. Or le petit enfant a besoin de pouvoir compter sur ses parents pour trouver de l'apaisement quand il est pris dans un climat qu'il vit comme stressant, violent.

L'enfant est alors perdu, « désorganisé » dans ses repères. Ses parents ne lui offrent plus le contenant protecteur qui lui permettrait de faire face à l'évènement. Le petit enfant peut alors être submergé par une angoisse d'insécurité, par la peur de perdre son univers familial. Toute son énergie est mobilisée par la gestion qu'il a à faire du climat ambiant au détriment de sa construction propre. De plus, par crainte de relancer le conflit, il ne pourra revenir sur la situation traumatique avec un de ses parents, ce qui pourrait être un moyen pour en prendre distance.

La répétition d'expériences semblables, sans réparation, peut l'amener à ne pas pouvoir faire face, par la suite, de manière organisée à d'autres expériences de stress susceptibles de mobiliser son système d'attachement. Plus grand, l'enfant pourra être amené à prendre position dans le conflit entre les adultes, rentrant de ce fait dans des alliances illégitimes avec l'un de ses parents, contre l'autre, parfois pour venir en aide ou protéger le parent en difficulté.

De telles alliances au sein de la famille sont problématiques. Elles amènent l'enfant à ne plus pouvoir être dans une communication circulaire entre lui et ses parents et elles le conduisent dans une place où il concentre son énergie et son attention au profit de la régulation du conflit entre ses parents. Dans une stratégie adaptative, il pourra par exemple tenter de décentrer ses parents de leur conflit : en se montrant difficile, pour détourner l'attention de ses parents et les concentrer sur cette difficulté (qu'il présente au « détriment » de leur conflit).




Entre dyade et triade

Différentes études ont souligné que pour que l'enfant puisse se développer au mieux affectivement, il a besoin d'une alliance « suffisamment bonne » de ses deux parents. Ces études montrent que, très précocement, le bébé est sensible aux niveaux de coopération, d'alliance, de plaisir qui animent la relation entre les adultes qui s'occupent de lui.

L'échange au sein d'une famille se construit donc bien avant le langage verbal. Historiquement, le focus a d'abord été mis sur la dyade, la parentalité mère-bébé et a beaucoup appris à propos de la relation à deux. L'intérêt s'est ensuite porté sur l'incidence du second parent sur le développement du psychisme de l'enfant. La parentalité père/bébé, la co-parentalité père/mère portent notre attention sur les effets potentiels et positifs de la triade père/mère/enfant sur le développement de l'enfant. Cette dernière implique une notion d'équipe, une alliance, un degré de coordination entre les parents pour élever un enfant dans un environnement qui lui permettra un développement affectif harmonieux. D'autres recherches montrent les effets de ces premières expériences relationnelles triadiques sur les liens sociaux ultérieurs, dressant des liens significatifs entre le climat familial de la première année et le développement de l'enfant vers trois à cinq ans. Et ceci n'est cependant pas une mince affaire dans le quotidien des familles. Car on sait combien les premiers mois de la vie, voire les deux premières années de vie de l'enfant, mettent à dure épreuve le couple parental. L'arrivée de l'enfant dans le couple les oblige à réaménager leur conjugalité et à construire de nouveaux repères intégrant la dimension parentale ; ce qui est un fameux challenge auquel chaque parent a à faire face. Et pourtant, on peut lire à travers les études qu'un climat chaleureux dans la famille durant la première année de vie de l'enfant contribue de manière significative à favoriser le développement de la sociabilité de l'enfant avec ses pairs à l'école. En revanche, une alliance coparentale hostile pendant la première année peut amener au développement de troubles du comportement.

Le climat au sein même de la famille joue donc un rôle clé dans le développement affectif de l'enfant. La manière dont se déroule la coopération quotidienne entre les parents et leur ajustement à leur enfant demeure fondamentale.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :

-  · La violence conjugale, une maltraitance pour l'enfant...
-  · L'impact de la violence conjugale sur l'enfant.
 - La dispute des parents frappe les enfants.
 - La dispute parentale, une expérience préjudiciable pour l'enfant.
-  · Quand la dispute des parents frappe les enfants

Les enfants de couples homosexuels

La libéralisation de l'homosexualité, l'évolution de la perception de celle-ci et sans doute plus généralement l'évolution de la sexualité chamboulent parfois les conceptions. Il en est ainsi de l'homosexualité, et dès lors la légitimation du désir d'enfant dans les couples homosexuels. Certains parlent de l'homoparentalité.

Le but ici n'est pas de questionner la légitimité de ce désir ou la valeur de tels projets, mais bien comment, en tant que professionnel, appréhender cette « nouvelle » forme de parentalité? Et comment réfléchir au développement de l'enfant dans ce contexte.

Désir d'enfant, droit à l'enfant ?

Le désir d'enfant est un désir à multiples facettes. Est-ce un désir de transmission? Est-ce un désir existentiel de prolonger son existence? Pour un couple : une réponse au diktat social qui prescrit d'avoir un enfant? Est-ce une revendication d'égalité pour un couple homosexuel? Les motivations de ces désirs sont-elles toujours bénéfiques pour l'enfant?

Ces questions tant d'ordre social que personnel seront toujours posées, quel que soit le modèle de parentalité.

Quoi qu'il en soit, il est particulièrement difficile pour un couple homosexuel d'avoir un enfant, que ce soit à cause des difficultés administratives d'adoption, des montages légaux complexes afin d'obtenir la filiation, du processus médical lourd (insémination, mère porteuse), ou encore du jugement des autres. Ces différents obstacles invitent inévitablement les couples homosexuels à une réflexion.

Le futur de l'enfant

Les recherches menées depuis une trentaine d'années ne révèlent pas de différences entre les enfants issus de couples homosexuels et les autres, tant au niveau de l'identité (de genre notamment) que du développement psychosocial.

Une crainte parfois exprimée serait que les enfants d'homosexuels deviendraient homosexuels à leur tour. Sans tenir compte du fait que ce type de pensée insinuerait qu'il ne « vaut mieux pas » être homosexuel, les recherches démontrent que l'on retrouve un pourcentage similaire d'enfants homosexuels que chez les enfants issus de couples hétérosexuels. Du reste, les homosexuels ont jusqu'à présent été issus de familles hétérosexuelles.

Origines

Tous les enfants se posent la question de leur origine. Il est important que les parents répondent progressivement aux questions de l'enfant sur les spécificités de sa conception. Qu'ils lui expliquent que sa venue est non seulement le fruit d'une rencontre entre le masculin et le féminin (cela reste incontournable pour le moment), mais aussi d'un projet, d'un désir porté par deux personnes. A chacun de trouver ses mots, sa manière, une histoire.

Besoin de père et mère, besoin de tiers

Certains se demandent si avoir deux pères ou deux mères n'est pas dommageable pour l'enfant, si cela va lui permettre d'appréhender les différences d'identification féminines et masculines.

L'enfant construira son identité non seulement sur le couple parental (dont les fonctions maternelles et paternelles se répartissent au delà du sexe des parents) mais aussi en prenant appui sur les autres adultes de l'entourage.

Certains craignent que la fonction paternelle (ou maternelle) soit manquante dans un couple homosexuel. Qu'un enfant ait besoin d'un papa et d'une maman, cette question dépasse le sexe biologique des parents.

Par ailleurs, quelle que soit la configuration familiale, il est important pour l'enfant d'avoir quelqu'un qui fait tiers dans la relation entre lui et son « parent privilégié », traditionnellement la mère. Du reste, la question se pose aussi dans le cas d'une mère seule ou devenue seule. On voit ici combien la place créative faite par la mère aux tiers (entourage au sens large, école, institutions) est précieuse.

La souffrance de l'enfant ?

Même si la clinique montre que l'enfant issu d'un couple homosexuel a les mêmes chances d'avoir des parents suffisamment bons, il n'en reste pas moins la possibilité qu'il soit stigmatisé par la société. Ce n'est pas la structure homoparentale qui affecterait l'enfant, mais bien les remarques émanant de l'environnement ou les malaises que suscitent ces situations.

On a constaté un phénomène identique par le passé, à propos d'enfants dont la famille n'était pas « traditionnelle », par exemple les enfants de mères seules ou ceux issus de familles recomposées, enfants de divorcés, etc.

La stigmatisation était réelle et il a fallu du temps pour que ces enfants issus de familles « non standards » pour l'époque soient acceptés.

Ces situations par rapport auxquelles nous n'avons pas encore beaucoup de recul restent vectrices de questions et de peurs. On peut espérer que l'évolution des mentalités, que la pensée commune permettra de construire autour de ces particularités, et d'en faire une richesse plutôt qu'un problème.

Là encore, la pensée, la créativité, le rôle de l'entourage et en particulier du professionnel est capital.

Les jeux à caractère sexuel doivent-ils nous inquiéter ?

La société actuelle est paradoxale dans sa volonté de protéger les enfants des comportements déviants ou abusifs des adultes tout en les soumettant de façon répétitive à des images et des discours imprégnés de violence, de sexualité ou de non-respect de l'autre.

Cette même société s'étonne, s'insurge, voire crie au scandale lorsque des enfants dans leurs jeux remettent en scène le monde dans lequel ils sont quotidiennement baignés depuis leur plus jeune âge. Comme souvent lorsqu'elle est confrontée à sa propre image, la société, après un moment de sidération, est amenée à rechercher le responsable qui a induit de tels comportements chez des enfants.

Mais ces mises en scène sexuelles ou violentes sont-elles encore des jeux ou doivent-elles nous inquiéter ?

D'aucun considère que, parmi les jeux à caractère sexuel entre enfants, certains seraient « normaux », leur permettant de satisfaire certaines curiosités anatomiques et de se préparer à leur rôle d'adulte. Une autre question se pose alors : à quel rôle d'adulte se préparer ? Celui explicite du discours de protection ou celui implicite qu'on laisse passer dans certains discours et images auxquels les enfants sont soumis ?

Cette question est à poser individuellement et collectivement. Pour le professionnel confronté à des comportements sexualisés entre enfants, l'important est de pouvoir y réagir après avoir identifié s'il s'agit d'un jeu ou d'une situation abusive.

Jouer, qu'est-ce-que ça représente ?

Lorsqu'un enfant joue, il crée un espace de transition entre son monde intérieur et le monde extérieur. Dans cet

espace intermédiaire, il peut mettre en scène ses préoccupations intérieures, ses sentiments agressifs comme ses inquiétudes. Il peut aussi établir des liens entre des événements extérieurs vécus, entendus ou observés et son monde intérieur.

L'espace de transition du jeu lui permet de faire ses propres expériences et de mettre en acte ou en scène des sentiments personnels en rapport avec son environnement, et ce en dehors du regard éducatif des adultes.

Il s'agit donc d'un espace d'élaboration psychique permettant de se construire.

Le jeu souligne une préoccupation de l'enfant soit intérieure, soit liée à des événements extérieurs.

La situation de jeu est créatrice pour l'enfant ; elle lui permet de mettre en scène des situations qui n'existent pas, d'expérimenter des réponses, de maîtriser des angoisses, au travers d'inventions ludiques et dans un espace protégé.

L'adulte devrait donc regarder l'enfant qui joue avec bienveillance, le laissant à ses tentatives de concilier ce qui est subjectivement perçu avec ce qui peut l'être objectivement.

Les jeux à caractère sexuel ou mettant en scène la sexualité ont donc la même fonction que les autres jeux : mettre en scène des préoccupations intérieures et tenter d'élaborer ou d'intégrer des événements extérieurs vécus, observés ou entendus.

De plus, le caractère sexuel d'un jeu est à appréhender du point de vue de l'enfant et de son niveau de développement et non de notre point de vue d'adulte. Par exemple, deux enfants de 3 ans qui se touchent l'un n'a pas la même connotation sexuelle que chez des enfants de 10 ans.

Comment le jeu vient-il aux enfants ?

Le jeu comme le langage sont des processus de symbolisation. Lorsqu'un enfant vit un événement, il y a deux temps : le temps où cela se passe, temps de l'expérience, et le temps où cela se trouve représenté, dans l'après-coup, dans une ressaisie de l'expérience.

C'est d'abord la mère qui traduit au bébé ses expériences, lui permettant petit à petit d'anticiper ce qui va se passer et d'avoir prise sur son environnement. Progressivement, si le milieu maternel est suffisamment bon, l'enfant va projeter sur les objets les émotions présentes dans la relation à la mère. Le jeu devient alors plus solitaire, essentiellement sensori-moteur et exploratoire. L'enfant cherche à avoir prise sur son environnement et a besoin de ces périodes de jeu hors de la présence de l'adulte.

Ensuite viennent les jeux d'imitation puis de coopération assignant un rôle à chacun des partenaires.

C'est dans ces deux catégories de jeux que peuvent apparaître les jeux à caractère sexuel. Ils permettent d'explorer les différences sexuelles physiques et de rôle dans une situation scénarisée où chacun se réfère à son expérience et à ses représentations pour jouer son rôle. Il y a donc partage et enrichissement mutuel des expériences et représentations de chacun, mais avec le risque que le jeu perde son caractère symbolique, cesse d'être « pour du semblant » et entraîne certains enfants dans des passages à l'acte abusifs dont les autres ne pourraient se dégager. Alors, à l'inverse du jeu qui permet l'élaboration psychique, une sortie de son cadre place à nouveau ceux qui jouaient dans l'expérience, mettant certains enfants en situation de se soumettre à la brutalité des comportements d'autres qui auraient un ascendant relationnel ou social sur eux.

Habituellement, l'être humain au cours de son développement parvient à se faire une représentation mentale de ce qu'il vit ou a vécu, ceci lui permettant progressivement de se détacher de l'action et de la remise en acte de ce

qu'il cherche à élaborer. Le dessin est un exemple de ce passage de la remise en acte dans le jeu à la représentation imagée. Toutefois, certains enfants ou adolescents, voire certains adultes, pour repenser un événement auront besoin de le reproduire entièrement en acte faute d'élaboration mentale suffisante.

Comment réagir à des jeux de cet ordre ?

Sans contester l'espace transitionnel que représente la scène du jeu pour l'enfant, il est nécessaire que l'adulte reste attentif au contenu du jeu. En effet, le jeu laisse entrevoir ce qui préoccupe l'enfant, la façon dont il observe le monde qui l'entoure et comment il se le représente. L'adulte doit aussi tenir compte des modalités relationnelles qui structurent le groupe d'enfants afin d'évaluer si chacun a pu faire le choix de sa participation au jeu.

Lorsque l'adulte se trouve confronté à un jeu à caractère sexuel, il est important qu'il exprime à l'enfant sa surprise, voire son malaise, face à de tels comportements pour ensuite lui poser à nouveau les interdits qui protègent et structurent son développement.

Dans un temps différé, il peut reprendre avec l'enfant les préoccupations qui étaient mises en scène dans le jeu.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Un enfant se masturbe, dois-je m'inquiéter ?



· Comment comprendre la curiosité sexuelle de l'enfant.

- La masturbation chez l'enfant.
- Les jeux sexuels entre enfants.
- Quand les enfants se tripotent.

Les phobies scolaires

De tout temps des enfants ont présenté des troubles de l'adaptation scolaire : difficultés d'apprentissage, conduites de déscolarisation, décrochage scolaire en sont quelques exemples.

Dans le décrochage scolaire, l'enfant est démotivé, se désintéresse des cours, éprouve un certain mal-être mais peut, sans signe d'anxiété majeure, se déplacer jusqu'à son établissement scolaire.

A l'inverse, en cas de phobie scolaire, l'enfant se sent mal au point de ne plus pouvoir aller à l'école. La phobie scolaire est d'un registre spécifique, peu fréquente. Elle touche 1% à 5% des enfants.

C'est l'importance de l'anxiété qui permet de différencier les diagnostics. En effet, si cette anxiété peut être un véritable moteur dans la réussite scolaire, elle peut être pathologique dans certains cas et constituer un véritable trouble psychologique.

Tout ce qui est en lien avec l'école (moquerie à répétition, racket, niveau d'exigence des adultes) devient dès lors très angoissant et parfois si intense qu'une crise de panique peut se déclencher. Il s'agit réellement d'une peur extrême.

D'un enfant à l'autre les signes varient dans la nature et l'intensité, mais, en cas de phobie scolaire, tous souffriront de symptômes importants, évolutifs et ingérables au quotidien. Ceci poussera l'enseignant ou le parent à consulter des spécialistes.

Les périodes les plus à risques sont les rentrées scolaires : à l'entrée des primaires ou à l'entrée dans le secondaire. Ces étapes qui réactivent l'angoisse de séparation de manière générale.

Cette angoisse de séparation est normale chez tous et commence dès le plus jeune âge quand le bébé se rend

compte qu'il est une personne distincte de ses parents et que ceux-ci peuvent « disparaître » de son champ de vision par exemple. Avec l'aide de son entourage, l'enfant va peu à peu faire face à cette nouvelle réalité et grandir en vivant d'autres séparations symboliques plus ou moins angoissantes.

Ce n'est que lorsque cela devient excessif et récurrent que cette anxiété nécessite une prise en charge.

Il est indéniable que c'est la conjugaison de facteurs individuels et psychiques qui, dans un contexte particulier, fera la différence entre un « simple » mal de ventre du dimanche soir et une répétition préoccupante des plaintes.

Le système social, le contexte familial, le milieu scolaire, les attentes des parents envers l'enfant, le décalage entre l'enfant imaginaire et réel... constituent autant d'éléments qui se combinent.

Dans ces situations, il est important que l'école se montre attentive au mal-être du jeune, afin de l'aider à garder le lien, tisser des liens avec ses camarades de classe, avec le groupe, avec le travail.

Mais, certains cas de phobies scolaires conduisent l'enfant à ne plus être scolarisé.

Il peut être amené à être hospitalisé afin de créer une séparation d'avec le milieu habituel.

Par la suite, un retour progressif à l'école peut être organisé grâce à l'aménagement de son emploi du temps afin qu'il se réhabitue à être au sein d'un groupe de travail.

Dans certains cas, cela ne suffit pas et l'enfant ne parvient pas à rester inséré dans un cadre scolaire.

Diverses possibilités peuvent être envisagées sans perdre de vue que les problèmes relationnels, au niveau social et affectif, peuvent être aggravés et perdurer notamment à l'âge adulte dans un milieu professionnel (peur de se

trouver en groupe, peur de nouer des contacts, peur de fréquenter l'autre).

Détecter le mieux possible et soigner très précocement seront donc la priorité des spécialistes afin de diminuer le risque de « chronicisation » et d'améliorer le pronostic. Autour d'un travail thérapeutique, viendra s'inscrire un cadre scolaire sécurisant, et conservant ses exigences. Rappelons en effet l'importance de l'école, comme monde extérieur à la famille, lieu privilégié de socialisation mais également lieu cadré légalement (l'obligation scolaire).

Conclusion

Les phobies scolaires ne sont que très rarement dues à une peur panique de l'école elle-même. Elles sont plus souvent en lien avec les angoisses de séparation de l'enfant vis-à-vis de ses parents ou de son entourage. Elles peuvent parfois trouver leur origine dans un événement traumatisant touchant l'enfant ou sa famille.

Il s'agit donc d'un véritable diagnostic qui possède ses propres symptômes (maux de ventre, stress, vomissements, volonté de rester chez soi,...)

L'école n'est a priori pas responsable. Elle permet au contraire d'aider au dépistage de ces cas, minoritaires mais bel et bien réels, et à leur réintégration quand la situation s'améliore.

Les traitements psychothérapeutiques apportés à ces enfants permettent généralement de leur redonner confiance en eux, et de les aider à s'exprimer mais sans pour autant parvenir à comprendre pourquoi cela est arrivé.

L'attention de l'entourage, l'aide à la resocialisation et le fait de laisser du temps au temps, permettront au jeune d'évoluer, de se « re »structurer et de dépasser cet épisode.

Punir un enfant ?

Pour grandir, l'enfant a besoin de cohérence, de fiabilité et de repères. Fragile, il est également cet être pulsionnel, qui veut « tout tout de suite ». Ses parents et éducateurs l'aident peu à peu à quitter cette position toute-puissante au bénéfice d'autres investissements : accepter de retarder le plaisir immédiat pour élargir son horizon. Cette frustration nécessaire va l'aider à devenir un être sociable. Tenir sa position d'adulte consiste alors à rester ferme sans crainte de perdre l'amour de l'enfant.

Or, le rôle d'éducateur est souvent éreintant à répéter toujours la même chose. On se dit « il a enfin compris ». Oui, l'enfant a compris mais il lui est difficile de quitter le monde de la satisfaction immédiate. Le travail de socialisation exige de nombreux renoncements ; quel est le « bonus » que l'enfant trouve à temporiser son désir ? Il renonce d'abord pour ne pas déplaire à ses parents, puis, il gagne en autonomie ; il se construit dans ce va-et-vient entre les limites et l'intégration intérieure, pour découvrir le plaisir d'être dans la relation avec l'autre.

L'adulte occupe ce rôle de tuteur ; être à la fois celui qui apporte la sécurité, l'affection mais aussi des repères, une structure. Plus l'enfant est petit, plus il revient à l'adulte d'évaluer et de répondre aux besoins de l'enfant ; c'est le côté asymétrique de la relation adulte-enfant. L'enfant va venir se cogner, au propre comme au figuré, aux repères énoncés, à la structure établie autour de lui. Petits et grands, les enfants nous entraînent dans une forme de corps à corps, de confrontation, où l'adulte signifie la limite. L'enfant comme l'adulte peut éprouver la peur de perdre l'amour de l'autre ; « M'aimera-t-il encore si... ? Préférera-t-il son père si... ? Qu'est-ce que les autres vont penser de moi si je lui refuse ceci?... ». Le risque pour la relation est éprouvé des deux côtés, mais c'est l'adulte qui tient la responsabilité du fil de la relation !

Par ces comportements, l'enfant cherche à savoir s'il y a cohérence entre ce qui se dit et ce qu'il ressent, si la règle

d'aujourd'hui est la même que celle d'hier, pour lui et pour les autres. Il cherche à cerner le monde dans lequel il vit. Cette expérimentation s'apparente fort à une forme de jeu. Pour l'adulte, l'éducation, c'est souvent dire, répéter, tenir le cap face à l'enfant, face au groupe (fratrie, classe...), occuper sa position d'autorité avec conviction. Quand l'enfant outrepassa la limite ou joue avec la règle, un acte doit parfois suppléer à la parole : une sanction, une mise à l'écart momentanée, une punition viennent signifier à l'enfant ce qu'il refuse d'entendre.

L'épreuve pour l'adulte est d'endosser provisoirement le mauvais rôle, celui qui limite, celui qui refuse. Quand la sanction tombe, l'enfant n'est pas étonné, il sait que cela fait partie du jeu ; l'enfant sait qu'il a dépassé les bornes, sans être prêt à le reconnaître. Malgré la colère de l'enfant, l'adulte doit rester solide et ferme dans sa position au risque de découdre ce qu'il vient de tisser.

Tenir une position d'autorité ne veut pas dire écraser l'enfant, l'humilier, mais bien lui laisser le temps de la réflexion. L'étape de la reconnaissance vient plus tard, sans que l'enfant ait l'impression d'avoir perdu ; chacun en sortira gagnant !

Signifier une limite, par une mise à l'écart, par une sanction, c'est permettre à l'enfant de se cogner à un mur solide pour voyager de la colère à l'apaisement, des cris à la parole, de la révolte à l'intériorisation. C'est un temps d'arrêt et de recul, pour l'enfant comme pour l'adulte qui permet de ne pas être submergé par ses propres émotions. Risque pour l'adulte de perdre le contrôle, de clore le débat, par la force, en humiliant l'enfant ou en abusant de sa position dominante.

Quelle sanction ou punition choisir ? La punition aura plus d'effet si elle est en lien avec la bêtise et d'une ampleur proportionnelle à sa gravité. Une sanction trop forte ou trop émotionnelle peut nourrir un sentiment d'injustice et rater l'effet recherché. Elle aura aussi plus de poids si le délai de réaction est court, surtout pour les petits et si elle émane de l'adulte présent. Toutefois, si l'émotion est trop forte, si la colère trop présente dans le chef de l'adulte,

l'appel à un tiers (l'autre parent, un collègue) permet d'éviter des débordements contre-productifs.

L'adulte doit pouvoir dire et faire ressentir la limite à l'enfant. Confier « le sale boulot » à un autre pour préserver une bonne relation est un aveu d'impuissance face à l'enfant qui le repère vite et rentre dans la brèche! Un comportement inadéquat non sanctionné signifie pour l'enfant une autorisation implicite qui encourage cette manière d'être!

La cohérence éducative passe aussi par le respect par l'adulte des règles édictées qui le concernent également.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Les limites aident à grandir?
- Faut-il châtier les parents qui donnent une fessée?



- Contraindre aide à grandir.
- Face à un adolescent qui provoque.
- Faut-il des lois pour être humain?
- Les parents en peine de limiter la toute-puissance de l'enfant.
- Quand l'adolescent prend des risques.

Trouble de l'apprentissage : les dangers du (sur)diagnostic

Au cours de ces 50 dernières années, la société a globalement évolué vers une individualisation et un estomement des repères. Dans ce cadre, les attentes vis-à-vis de l'école ont fortement évolué : l'institution-école, socialement structurante, était porteuse d'espoir, a priori bonne pour tous et considérée comme principal moteur de l'ascenseur social. Mais, actuellement, les institutions ne sont plus valorisées et, de son côté, l'école n'a pas répondu à toutes les attentes. Dans le même temps, l'impératif social de réussite scolaire n'a pas décrû, que du contraire. Un fonctionnement scolaire hors-normes est vu comme un handicap insurmontable et pourtant, la « vraie vie » ne fonctionne pas comme l'école, de nombreuses personnes inadaptées au système scolaire ont fort bien trouvé leur place dans la société.

Ainsi donc s'est développée une volonté de comprendre, parfois à tout prix, pourquoi certains enfants n'y trouvaient pas spontanément une place constamment harmonieuse (comme si la scolarité devait se dérouler sans heurt!). A la dyslexie déjà connue depuis longtemps se sont ajoutées les dysorthographe, dyscalculie, dysphasie, dysgraphie et aujourd'hui on parle de plus en plus de « multidys », selon un néologisme révélateur! A ces « dys », s'ajoutent les troubles de l'attention avec ou sans hyperactivité, quand ce n'est pas la question des enfants à haut potentiel.

Ainsi donc se met en place progressivement un mécanisme enclenché par une demande de l'école ou par l'inquiétude des parents : diagnostic, proposition de suivi, mise en place de techniques de remédiation, (suivi logopédique, médicaments), demandes d'adaptation formulées à l'école pour prendre en compte les difficultés de l'enfant.

Il est indéniable que la souffrance d'un enfant peut atteindre des degrés tels qu'elle justifie en soi la démarche

diagnostic/remédiation. De plus, le simple fait de nommer et de décrire la difficulté aide parfois l'enfant ou l'adolescent. Mais ce mécanisme donne souvent l'illusion d'une certaine efficacité et entrave alors la prise de recul nécessaire. Il faut donc garder en tête un large spectre des réactions possibles à une difficulté rencontrée et se méfier des réponses toutes faites à des questions vite posées.

On peut ainsi relever que le recours systématique à des spécialistes déresponsabilise les intervenants de proximité, dans ce qu'ils peuvent entreprendre de simple et de quotidien pour aider l'enfant. Un examen plus approfondi de ces (sur)diagnostics pose quelques questions supplémentaires.

Tout d'abord, il faut noter que, pour être correctement effectués, ces diagnostics nécessitent des examens approfondis qui doivent se dérouler aussi bien en termes de test que d'entretiens avec un clinicien spécialisé, c'est-à-dire en prenant le temps de parler avec l'enfant et ses parents. Cela exige plus d'une ou deux séances.

Par ailleurs, le développement récent des neurosciences tend à présenter ces troubles comme purement biologiques. Sans contredire totalement cette approche, on doit cependant replacer ces diagnostics dans le contexte plus global de l'enfant. Un dysfonctionnement a rarement des explications d'ordre uniquement neurobiologique, des sources systémiques et/ou affectives sont toujours à prendre en considération.

Tout trouble est à replacer dans un ensemble dans lequel chacun est partie prenante. Par exemple, le regard que les parents et l'entourage portent sur l'enfant en difficulté scolaire est au moins aussi important que toute remédiation proposée. Les troubles (quelle qu'en soit la nature) peuvent parfois avoir des conséquences lourdes qui ne seront en aucun cas prises en charge par une remédiation.

Et là, on voit le danger du diagnostic : le manque est souligné (avec la stigmatisation qui s'ensuit parfois), l'illusion

est entretenue que le trouble est purement technique et sera donc nécessairement réglé par une prise en charge spécialisée. On externalise ainsi le problème en croyant le résoudre, sans prendre en compte la globalité de l'enfant.

Ainsi décrit, segmenté et pris en charge, l'enfant risque bien, une fois l'adolescence arrivée, de rencontrer de plus grandes difficultés encore : manque d'estime de soi, incapacité d'autonomisation dans la prise en charge de ses problèmes. L'adolescence se prolongeant de plus en plus tard, c'est l'entrée dans le monde des adultes qui risque d'être fracassante si l'aide apportée à l'enfant et à l'adolescent a été réduite à un suivi extérieur de type technique et à une prise en compte de l'école dans ses critères d'évaluations. Or, c'est actuellement la demande explicite à l'égard des élèves atteints de troubles.

Afin d'éviter les écueils de la mécanique diagnostic/remédiation, plusieurs aspects méritent d'être pris en compte.

La validité clinique de ces diagnostics doit être interrogée à la lumière d'éléments multidisciplinaires qui tiennent compte des aspects affectifs, portant sur l'enfant et son entourage (parents, école).

Quand un enfant est diagnostiqué, la première question à se poser et à garder à l'esprit est de savoir comment l'aider à « porter son sac à dos » (certes un peu plus lourd que certains autres) sans le porter à sa place. Les éventuelles remédiations doivent être régulièrement réévaluées en terme d'autonomisation de l'enfant et, encore plus, de l'adolescent. On a souvent vu des adolescents ayant rencontré des difficultés devenir des adultes plus solides car rien ne leur était donné comme évident dès l'enfance. Une force interne se construit ainsi, avec l'aide des adultes quand ils trouvent leur juste place.

L'école doit trouver la position adéquate, en évitant l'effet de balancier qui serait ici de passer de l'ignorance quasi générale d'il y a 50 ans, à une prise en charge totalement individualisée qui perdrait de vue les aspects de socialisation dont elle est responsable.

Les formations données aux enseignants et autres intervenants scolaires sont nécessaires : il y a à homogénéiser les attitudes des enseignants qui vont de la prise en charge totalement individuelle à une ignorance et un refus de prendre en compte la différence. Ces formations doivent se centrer sur une approche globale qui permet un enseignement à un groupe hétérogène, tout en accordant, autant que possible, une attention particulière à l'un ou l'autre. Il y a lieu d'éviter les formations spécifiques liées à chaque trouble ; elles attirent l'attention sur le trouble pour lequel on a été formé (parfois jusqu'à formuler un diagnostic) mais occultent les autres, elles induisent des pratiques partielles, difficiles à mettre en œuvre et qui risquent, de ce fait, d'être rapidement délaissées.

La société doit s'interroger sur la forme scolaire qu'elle impose aux enfants où toute priorité est d'ordre intellectuel (au moins jusqu'à 14 ans) : un apprentissage qui laisserait aux facultés motrices et manuelles la juste part qui leur revient dans le développement de l'enfant et de l'adolescent remettrait le problème des troubles d'apprentissages, et autres, à leur vraie place : une question partielle qui nécessite d'être envisagée pour ce qu'elle est dans la globalité de l'enfant.

Cet enfant est-il hyperactif ?

L'hyperactivité de l'enfant existe-t-elle vraiment en tant qu'entité clinique spécifique ou n'est-elle qu'une construction sommairement échafaudée pour excuser la prescription de Rilatine à des enfants dont le comportement perturbateur dérange l'adulte ? Cette question est posée par un nombre croissant de professionnels.

La Rilatine est une amphétamine excitant le système nerveux central. Elle a un effet paradoxal sur certains enfants : au lieu de les exciter, comme le font habituellement les amphétamines, elle les apaise. Ce n'est pas un médicament banal. Pour se positionner quant à la nécessité de le prescrire, il faut prendre en compte le fait qu'il y a probablement autant d'instabilités que d'enfants instables. Ceux-ci sont regroupés sous le label d'enfants hyperactifs ou souffrant de TDAH (Trouble Déficitaire de l'Attention avec Hyperactivité), alors qu'il s'agit d'enfants très divers quant à leur fonctionnement intrapsychique et leur relation aux autres, bien que présentant en surface le même fameux triptyque : hyperkinésie, inattention, impulsivité.

Il s'agit d'enfants incapables de rester en place et d'obéir, toujours en mouvement, rejetés par l'école, voire par leurs camarades. Leurs parents sont également en détresse : ils arrivent épuisés, démoralisés et ont terriblement besoin d'aide. Et vite ! Et c'est ce « vite » qui fait la différence. Aujourd'hui les parents se posent souvent de très bonnes questions sur le sens des difficultés de leurs enfants et il faut reconnaître que parfois les services de santé mentale, pédopsychiatres ou psychothérapeutes ont des listes d'attente, nécessitent du temps ou peuvent être coûteux. La tentation est grande alors de renoncer à l'approche psychopathologique sous la pression des laboratoires pharmaceutiques, auxquels s'aliènent malheureusement non seulement de nombreux médecins mais également d'autres professionnels, scolaires notamment, parfois poussés par les instituteurs qui ne savent pas comment gérer les troubles de conduites de plusieurs enfants par classe.

Que dit l'agitation ?

D'abord, l'agitation d'un enfant peut être naturelle, « normale ». En effet, le propre de l'enfance est d'être curieuse de tout, d'exprimer sa joie de vivre de façon remuante et désordonnée et l'activité motrice est source de plaisir, un moyen d'action sur le monde, un des vecteurs de réalisation personnelle. Elle est une condition préalable aux représentations et à la mentalisation. Tout ce qui a trait au jeu – dont on sait l'importance décisive dans la construction psychique – en dépend.

De plus, entre 2 et 5 ans, l'instabilité est normale : l'expérience du mouvement, du déplacement permet au jeune enfant d'écouler son excitation interne liée à la découverte du monde. Le petit enfant sent très rapidement qu'il peut faire ce qu'il veut avec une motricité au service de ses désirs. C'est là que le parent doit lui signifier que les muscles ne peuvent pas servir à une action qui n'est pas socialement acceptable. Si l'enfant ne rencontre aucune limite éducative et donc aucune expérience de contenance pulsionnelle, il peut rester bloqué dans cette phase de son développement et demeurer instable à l'école primaire. Pour d'autres enfants, l'agitation est pathologique parce qu'elle constitue le reflet de diverses blessures psychologiques. Elle devient un symptôme. Des adultes déprimés aussi se noient parfois dans l'action.

Parmi les enfants étiquetés comme hyperactifs, un certain nombre sont déprimés ou ont été pris dans un fonctionnement familial insécurisant au début de leur vie. De multiples problèmes familiaux peuvent en être la cause : l'instabilité de l'un des parents, un deuil, la présence d'interactions précoces violentes, incohérentes ou carencées, une discontinuité des relations, une dépression maternelle profonde lors de la première année de vie...

Il peut s'agir aussi d'enfants soumis à un forçage éducatif par les parents, dont l'origine est souvent à mettre en rapport avec des difficultés d'apprentissage. Ce forçage amène l'enfant à répondre secondairement en réaction aux adultes au lieu d'être en relation avec ceux-ci.

Ces enfants se sont construits des défenses par l'agitation. Ils ont envie de montrer qu'ils sont vivants. S'il n'est pas question d'incriminer les parents, qui se seraient bien passés d'aller mal, ils sont néanmoins responsables de l'éducation de leur enfant. Il est dès lors indispensable de les soutenir et de travailler avec eux sur leur enfance, leur histoire personnelle et sur les projections dont leur enfant a pu faire l'objet, sur le développement de celui-ci depuis sa naissance et le fonctionnement familial en tenant compte du contexte social.

Enfin, un nombre très restreint de cas concerne des enfants pour lesquels on ne trouve aucune causalité malgré des entretiens familiaux et individuels répétés et prolongés dans le temps. Maurice Berger désigne leur instabilité comme neuro-développementale et nécessitant un traitement médicamenteux, à condition que celui-ci ne soit pas utilisé dans un but de forçage (« Tiens-toi tranquille ») mais parce qu'il peut aider l'enfant à récupérer lui-même une certaine continuité de pensée, laquelle favorisera également le travail psychothérapeutique. Dans ces rares cas, les traitements médicamenteux peuvent parfois être utiles, mais toujours en association avec une démarche psychothérapeutique.

L'attention des professionnels

Les professionnels sont donc appelés à la plus grande vigilance, parce qu'il ne serait pas acceptable que des enfants, sous des prétextes divers, se voient prescrire des psychostimulants dans un contexte sociétal de plus en plus dominé par la recherche de résultats immédiats, de performances. Ce qui entraîne l'illusion d'un traitement à visée purement comportementale et médicamenteuse qui serait moins coûteux, plus rapide et plus tentant que le nécessaire et douloureux effort d'élaboration psychique des comportements avec les remises en cause qu'il ne manque pas d'impliquer. L'enfant n'est alors pas aidé et ses difficultés ressurgiront plus tard.

Il faut toujours se demander si l'agitation de l'enfant ne reflète pas son simple débordement d'énergie et l'intolé-

rance de son entourage. Ensuite il faut prendre le temps d'écouter les parents et l'enfant, de retracer leur histoire et de comprendre ce que l'enfant veut dire avec toute cette agitation. Si un traitement s'avère nécessaire, il faut se souvenir qu'un traitement médicamenteux est souvent inutile voire potentiellement générateur d'effets secondaires et qu'en tout cas il ne peut remplacer une prise en charge relationnelle à visée psychothérapeutique de l'enfant et de sa famille, sans oublier le lien avec l'école.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Les signes de souffrance psychique chez l'enfant.



· A partir de quand un enfant est-il hyperactif ?

· Comment l'enseignant peut-il aider l'enfant hyperactif ?

· L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la maltraitance.

La garde alternée : pas pour les tout-petits

Évoquer la question de la garde d'un tout-petit dans le contexte d'une séparation parentale soulève toujours des débats passionnels autour des droits du père, de sa place symbolique et réelle, des inégalités hommes/femmes en matière de proximité avec un bébé. Le sujet est délicat et se complexifie encore avec la réalité de l'allaitement et du congé de maternité, de la surcharge et de la fatigue, des émotions, colère et souffrance que génère la situation de séparation... Amener la réflexion à partir des besoins du tout-petit est une piste pour dessiner les modalités de garde qui, de toute façon, n'éviteront pas à l'un des parents un vécu d'injustice, de déchirement et de perte, et à l'autre des moments de ras-le-bol face au manque de relais.

Les besoins de l'enfant d'abord. Pourquoi ?

Pendant neuf mois, l'enfant dans le ventre de sa mère s'habitue à sa voix, au goût du liquide amniotique équivalent de son odeur, vit son rythme et est « pensé » par elle, touché, caressé à travers la paroi abdominale. À la naissance, en arrivant dans les bras de sa mère, le bébé a déjà une série de sensations connues. L'allaitement, quand il a lieu, vient ensuite prolonger et renforcer l'expérience sensorielle prénatale. Le monde dans lequel débarque un bébé est, pour lui, incernable, aléatoire. Sortant d'un environnement utérin où il était nourri en continu, baigné dans un liquide à température constante et dans des stimulations tamisées, le contraste avec le monde ex utero est impressionnant. Il éprouve la faim mais ne sait quand la nourriture lui sera proposée, il perçoit des variations dans son confort : fluctuation de température, de position, de sensation de sec ou de mouillé... mais ne sait ni quand ni comment réajuster la situation pour se sentir bien. Il profite des bras qui le bercent mais n'a aucune idée des durées et des

moments dont il peut en bénéficier et, en effet, en dehors de ses pleurs qui ont pour fonction de battre le rappel, il n'a aucun pouvoir sur ce qui lui arrive, aucune prise sur son environnement ni intelligibilité de celui-ci.

Le monde qui l'entoure va doucement prendre sens pour lui à travers la répétition de séquences assez stéréotypées (éprouver la faim, pleurer, être pris dans les bras, entendre une voix familière, être nourri, retrouver une odeur, goûter le lait, l'avalier, retrouver le visage de l'adulte qui s'occupe de lui, être bercé, posé, changé...). L'articulation des différentes séquences entre elles s'organisera autour du point initial du nourrissage, premier besoin à satisfaire.

Ensuite, à quelques semaines de vie, l'enfant se calmera en entendant sa mère ou son père approcher car il aura pu faire suffisamment souvent l'expérience que la suite du programme consiste à être pris à bras et nourri, bercé, abreuvé de paroles portées par une voix connue... C'est bien la répétition et la constance des séquences et de « l'ambiance sensorielle » qui les entourent qui va petit à petit offrir au bébé quelques points de repères qui établiront les bases de son sentiment de sécurité.

L'indispensable continuité pour se construire un monde prévisible

Si le bébé se trouve confronté à des temps d'attente trop fluctuants entre le moment où il éprouve la sensation de faim et celui où il reçoit réponse à son besoin, ou si la manière dont l'adulte qui s'occupe de lui et les apports sensoriels (odeur, voix, tonicité) sont trop variables, le nourrisson ne pourra saisir de quoi est fait son environnement et apparaîtra alors une insécurité liée à son vécu de discontinuité. Notons que l'expérience relationnelle qu'il fera avec l'adulte référent a aussi son style propre et la constance de ce style lui est également nécessaire pour installer ses repères.

Le jeune enfant, soumis à des variations de personnes, d'ambiance, de temporalité, de style, de lieu va avoir

davantage de mal à cerner son petit monde et ce côté aléatoire le maintiendra dans un sentiment d'insécurité. Sa notion subjective du temps n'a rien à voir avec celle de l'adulte ; des perceptions de durée sont à la mesure de sa petite existence : une heure peut représenter un jour. Son expérience de continuité est donc très rapidement mise à mal.

C'est la raison pour laquelle il est souvent préférable que, dans les premiers mois de la vie de l'enfant, l'hébergement soit assuré par une seule personne, généralement la mère.

Autour de 8 mois, l'enfant va fixer non plus seulement des souvenirs de sensations mais – à petite dose – des images des visages familiers. Moment sensible où toute séparation le plonge dans des angoisses effrayantes, où toute confrontation à des visages nouveaux agite en lui des peurs.

L'ouverture au monde

En fixant les images, l'enfant va s'intéresser aussi à ce que chaque personne a de singulier, à leur style relationnel, aux échanges intersubjectifs plus ou moins sensibles qu'il peut avoir avec les uns et les autres. Ce travail de comparaison se fait à partir de sa base de sécurité : ses figures d'attachement.

La constance de personnes, d'expériences, de sensations, d'environnements et les mots justes qui accompagnent, soulignent, soutiennent les actes seront fondateurs de la sécurité de l'enfant ; ce qui lui permet d'établir des liens entre les petits bouts d'expériences qu'il traverse, ce qui façonne sa notion de temps et ce qui réduit la sensation d'évoluer dans un monde aléatoire et discontinu.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, son univers s'élargira avec bonheur pour autant que son port d'attache soit clair, fiable et stable. Lors d'un simple déménagement un enfant entouré de ses deux parents peut déjà présenter

des signes de déstabilisation et d'insécurité. Aux adultes, alors, de réduire au maximum les variations dans son environnement.

Si chaque situation familiale doit se penser avec souplesse en prenant en compte les éléments en présence, ressources parentales, fratrie, il importe de garder à l'esprit que la garde alternée pour un enfant de moins de deux ans n'est pas une solution adéquate pour lui.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· « Aliénation parentale », un concept qui peut causer du tort.



- La garde alternée va à l'encontre des besoins du jeune enfant.
- Quand l'enfant pleure lors de la garde alternée
- La fête des pères ou des mères et les familles recomposées

Pour quelles raisons cet enfant ne parle-t-il pas des maltraitances qu'il subit ?

Au moment où un cas de maltraitance est avéré pour un enfant en âge de parler, la question se pose souvent de savoir pour quelles raisons celui-ci a gardé le silence et ne s'est pas confié, par exemple, à un professionnel qui l'entoure. La question que nous allons nous poser ici est « pourquoi cet enfant n'a-t-il pas parlé ? » plutôt que « qu'aurais-je dû faire pour qu'il parle ? ».

D'une manière générale, un enfant ne peut pas empêcher la maltraitance d'un parent et, dans sa famille, l'autre parent, s'il y en a un, ne parvient pas à le protéger. Tout petit, un enfant n'a pas de point de repère et ne peut comprendre le côté anormal de la situation. Avec la scolarisation, il peut commencer à pressentir que ce qui lui arrive ne se passe pas chez les autres, il progresse dans sa distanciation par rapport à son milieu familial mais il peut se sentir dans une grande solitude où il n'y a pas d'adulte sur qui s'appuyer, que ce soit vrai ou non.

Parfois, l'adulte maltraitant exige le silence, l'entourage reste dans le déni et l'enfant ne sent aucun adulte secourable près de lui.

D'autres raisons conscientes peuvent exister : l'enfant pressent que la révélation va susciter une crise familiale majeure. Plus précisément, il a peur d'être puni par les parents ; peur de faire mal à la personne maltraitante, à la fratrie ; peur d'être éloigné de la famille, séparé. Ne disant rien, l'enfant évite la punition à ses parents et protège sa famille.

Dans les cas extrêmes de terreur familiale, l'enfant n'a pu développer aucune estime de lui-même, il n'a aucune confiance en ses propres sensations et tout son rapport au monde en est faussé : il ne sait donc pas qu'il peut faire confiance à un adulte extérieur.

De plus, révéler ce qu'il vit de terrifiant serait, pour lui, prendre le risque de découvrir le regard d'horreur ou de l'impuissance de l'adulte auquel il se confierait.

Des raisons inconscientes peuvent aussi expliquer que l'enfant se taise : il s'est identifié à l'image que l'agresseur lui a renvoyée (« Tu es insupportable »). Il endosse la faute et la culpabilité, ce qui lui permet de garder l'image d'« un bon parent » en lui (« je suis mauvais, mon parent est et reste bon »)

A posteriori, il peut arriver que le professionnel se dise que l'enfant a donné des indices : réaction en classe, production écrite, symptôme, somatisation,... Il faut toutefois se méfier des interprétations hâtives car un cas n'est pas l'autre et un même signe traduit des réalités très différentes d'un enfant à l'autre.

L'adulte qui est témoin de ces signes et/ou qui a reçu des informations extérieures doit faire attention à la manière dont il va « ouvrir la porte ».

L'adulte en première ligne doit, dans tous les cas, travailler avec un ou plusieurs tiers (PMS, direction, collègue) en cherchant la meilleure voie pour aider l'enfant à sortir de la situation sans quoi, il risque d'être pris dans le système avec l'enfant. C'est au travers de la multiplicité de ces regards de professionnels que l'on appréhendera le mieux la situation et que l'on permettra une évolution positive pour la famille en évitant les pièges de la résonance affective.

De manière préventive, le travail en équipe sur ces questions est toujours bénéfique : on se rend compte que l'intolérable n'est pas le même pour chacun, ce qui permet de prendre du recul et de s'appuyer sur celui qui est le moins « pris » dans la situation.

Enfin, le professionnel doit veiller à soutenir la part de l'enfant qui est, à cette occasion, exposé comme victime (en particulier si c'est lui qui a osé la révélation), afin de l'aider à prendre sa place de sujet, tout en restant enfant.

Il est important de remettre l'enfant à sa place dans sa génération, dans sa position d'enfant ce qui va soulager sa culpabilité.

Sans faire l'impasse sur les cas flagrants où ce qu'on voit (bleus, marques) amène à poser des questions en concertation avec d'autres professionnels, il faut insister sur le fait que l'enfant doit pouvoir parler quand il est prêt à le faire, que le professionnel doit être attentif et écouter plutôt qu'inciter à la parole ou chercher à dépister. De manière générale, un enfant choisit le moment et la personne à qui il se confie ; le professionnel doit pouvoir accueillir cette parole sans chercher à la provoquer.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Comment comprendre qu'un enfant abusé ne parle pas ?
- Pourquoi le secret entoure l'abus dans une famille ?
- Que faire quand un enfant arrive à l'école avec un hématome ?
- La vérité sort-elle toujours de la bouche de l'enfant ?

« Aliénation parentale », un concept qui peut causer du tort

Les intervenants de terrain sont fréquemment interpellés ou mandatés pour intervenir dans une séparation litigieuse entre des adultes qui sont parents d'un ou plusieurs enfants.

On aimerait que la séparation d'un couple se passe de manière paisible. C'est très rarement le cas, et pour cause : mésententes, déceptions, trahisons, deuils... sont au rendez-vous et la cicatrisation de telles blessures prend toujours du temps.

Si le couple a des enfants, la séparation marque la fin de la conjugalité, mais pas du tout la fin de la parentalité. En désaccord du fait de la rupture de leur lien amoureux, les ex-conjoints vont néanmoins devoir s'accorder pour poursuivre ensemble leur rôle de parents.

Ici encore ce partage ne se passe pas sans heurts. Cependant, si les lessives, l'organisation des vacances ou les habitudes alimentaires sont l'occasion de difficultés très classiques, la plupart du temps les parents en arrivent à accorder la priorité à l'intérêt de leurs enfants et donc à s'entendre sur l'essentiel.

Hélas, ce n'est pas toujours le cas. Certains parents sont pris dans le tourbillon d'une opposition systématique aux désirs, aux attentes et aux références éducatives ou affectives prônées par l'ex-conjoint, l'autre parent. Ils se nourrissent de lectures, d'avis, de conseils voire de prises de position de l'un ou l'autre professionnel ; et cela peut aller jusqu'à déteindre sur l'enfant. Ce dernier se trouve alors pris dans une situation insoluble : il a le souci de s'adapter aux discours de chacun de ses parents, même s'ils sont séparés. Mais risquer de se montrer bien avec l'un d'entre eux semble faire tant de mal à l'autre... Comment s'en sortir alors ?

Certains enfants se retranchent dans une sorte de « réserve émotionnelle » : ils vivent à la maison, par exemple avec maman, et sont en mesure de rencontrer papa, mais la relation reste distante, la prudence et le silence sont de mise... Avec en toile de fond : « Surtout ne faire de peine à personne », tel un leitmotiv semi-conscient. Pour se protéger, ces enfants en viennent parfois à rencontrer le parent chez qui ils ne vivent pas dans une ambiance qui laisse une impression de froideur et de détachement.

D'autres enfants font preuve de moins de facultés de détachement. Ils sont plus fragiles ou subissent des pressions contextuelles et relationnelles plus manifestes de la part de leurs familles. Dans ce cas, l'enfant dit ou montre qu'il prend le parti de l'un des parents (généralement celui avec qui il vit de manière principale). Il refuse de voir son papa ou sa maman, se replie dès qu'il est en contact avec ce parent ou l'agresse en l'assaillant de reproches qui ressemblent étonnement à un discours appris de l'adulte englué dans la séparation.

Ces configurations relationnelles problématiques intéressent naturellement les spécialistes des sciences psychologiques. Comme dans toute approche scientifique qui se respecte, il s'agit de les identifier, de les analyser, de les comprendre pour tenter d'y trouver des pistes de résolution.

Un nouveau concept ?

Pendant de nombreuses années, le concept de « conflit de loyauté » a offert un modèle explicatif pour ces situations de séparation au sein desquelles l'enfant n'était pas autorisé (ou ne s'autorisait pas) à prendre une place qui convienne à son bien-être et à son développement personnel.

Depuis peu, un nouveau concept a fait son apparition : « l'aliénation parentale », pour parler du cas de figure où l'enfant est littéralement soumis au parent dit « aliénant » et ne peut plus faire place à l'autre, critiqué,

blâmé, détruit dans le discours du premier. Il est ainsi coupé d'une partie de lui-même, celle que représente sa filiation au « parent maudit ». C'est non seulement son appartenance à la branche familiale ostracisée mais aussi son identification au genre sexuel du parent rejeté qui sont niés.

Hélas, le concept d'aliénation parentale est utilisé à tort et à travers. Il enferme une série de situations où les conflits font rage, situations dans lesquelles les professionnels sont aspirés et légitiment leur coalition avec un parent en utilisant ce vocable, provoquant ainsi des dégâts durables.

Nous ne pouvons pas nier que certains parents se collent à leur enfant, que d'autres mélangent conjugalité et parentalité au point de mener un conflit généralisé aux effets nocifs pour l'enfant (effets qui se retourneront d'ailleurs plus tard contre ce parent). Il est également vrai que certains parents vont mal au point d'entraîner leur enfant dans la confusion, tandis que d'autres encore poussent la cruauté jusqu'à l'utiliser comme arme pour faire souffrir leur « ex ».


De tels agissements, on vient de le voir, portent des noms : confusion, cruauté, collusion... Le professionnel a tout intérêt à se situer par rapport à des faits, il n'a pas besoin du syndrome d'aliénation parentale, concept qui standardise des situations par ailleurs fort complexes. Une définition statique et unilatérale ne constitue pas pour lui un outil d'intervention d'une grande efficacité dans le contexte d'une relation d'aide à visée évolutive. Bien au contraire, cela risque de l'empêcher de penser. De plus, intervenir en termes de « détection de l'aliénation parentale » revient à traquer les incapacités et les lacunes des parents, alors qu'il est nettement plus constructif de tenter de les considérer comme des personnes capables de changement et de prise de responsabilités. Vu au travers de ce concept d'aliénation parentale, le conflit conjugal tend à s'amplifier sur la place publique avec la participation des professionnels de l'aide et du judiciaire.

Le rôle du professionnel

En cas de séparation, les parents cherchent fréquemment des alliés dans leur conflit avec l'autre. C'est donc chaque fois l'occasion pour le professionnel d'être attentif à ne pas se laisser contaminer par les échos de séparations qu'il a parfois lui-même vécues, pour réfléchir à son rôle, au mandat qu'il a et à celui de ses collègues avec qui il collabore, qu'ils relèvent du monde socio-éducatif ou judiciaire.

Pour grandir, l'enfant a besoin d'une référence à ses deux parents. Il revient parfois au professionnel de ramener à l'enfant la réalité de son autre parent absent, ignoré ou rejeté, qu'il s'agisse d'un contexte de séparation, de décès ou d'abandon

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :

 · La garde alternée : pas pour les tout-petits.

Malmener ou brutaliser un bébé : impensable ?

La vulnérabilité du petit d'homme suscite inmanquablement l'idée qu'une prévenance particulière à son égard est de mise. Et pourtant...

Le bébé met à jour, et de façon exacerbée, l'ambivalence humaine, la polarité des émotions qui nous animent. On peut se sentir émerveillé et attendri devant un bébé sage ou endormi dans les bras, mais se sentir agressif et rancunier lorsque ce même bébé interrompt sans cesse nos nuits, pleure en continu, refuse de s'alimenter

L'écart entre les émotions éprouvées est désarçonnant, troublant, c'est blanc ou noir, « on » ou « off ». Aucune possibilité de composer une moyenne avec laquelle se débrouiller, comme on le ferait pour un adulte chez qui on peut reconnaître la coexistence de qualités que l'on apprécie et de défauts qui agacent.

Pouvoir penser et oser observer les écarts entre ses propres émotions permet de ne pas laisser libre cours à ce que ces dernières suscitent comme mouvements impulsifs à l'intérieur de soi.

Se percevoir exaspéré, tendu, prêt à passer à l'acte permet justement de se mettre à soi-même des gardes-fous.

Repérer, décoder, examiner ce qui se passe à l'intérieur de soi face à un bébé est la démarche qui prévient les dérapages potentiels vers la violence.

Penser les émotions qui nous animent s'apprend dès l'enfance dans le contact avec ses propres parents. Ceux-ci, dans le quotidien des échanges, traduisent les états de leurs petits et ainsi leur permettent de les identifier et de les nommer : « Tu as eu peur », « Tu sembles triste », « Oh, tu es fâché, te voilà même en colère », « C'est chouette, tu es toute joyeuse »... Lorsque cet apprentissage a fait défaut, l'adulte, confronté à ses sentiments

agressifs face à un bébé, risque de se laisser submerger par ses émotions et de passer à l'acte.

Il n'y a pas de honte à éprouver des envies agressives face à un bébé mais il y a une responsabilité à les canaliser, les inhiber.

On ne dira jamais assez combien s'occuper d'un bébé est une entreprise émotionnellement sollicitante et combien un nourrisson peut éveiller des mouvements agressifs à l'intérieur de chacun.

Certains parents se sentent si mal de s'apercevoir qu'ils éprouvent de la colère ou de l'agressivité face à leur petit, que la tension monte encore davantage en eux et risque alors de se décharger impulsivement au préjudice du bébé. Un cercle vicieux s'enclenche alors ; le parent se libérant de ses tensions tout en en générant de nouvelles par la culpabilité qui surgit ne peut sortir de cette spirale sans intervention d'un tiers.

L'arrivée d'un enfant dans la famille est un événement qui appelle la solidarité, la présence d'un entourage soutenant qui puisse être relais lorsque la fatigue, la tension ou la vulnérabilité se profilent.

L'aide professionnelle auprès des parents consiste, outre un travail sur leur passé, à soutenir la reconnaissance de leurs pulsions violentes, à évaluer pour eux-mêmes le risque d'un passage à l'acte, à chercher une issue concrète à ces moments de tension extrême et ainsi à ne plus en avoir peur.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Secouer un bébé peut être très dangereux

· Traduire les pleurs.



· Comment comprendre qu'un parent brutalise son bébé ?

Les professionnels peuvent-ils encore toucher les enfants ?

Que la question soit posée donne à penser beaucoup et longtemps à la fois sur le propre de la position des enfants à notre époque et sur les multiples professions « spécialisées », actuelles qui s'associent aux enfants! leur est-il possible de grandir sans être touchés lorsque cela leur est nécessaire tant au niveau des apprentissages moteurs que des apprentissages psychologiques propres à des sujets en devenir ?

Pensons un peu alors...

Si le toucher initie la vie, dès que celle-ci est là c'est aussi lui qui, via la sensorialité, va permettre à chaque enfant d'élaborer progressivement son monde.

Petit à petit, pour vivre, chacun devra à la fois toucher le monde et se laisser toucher par celui-ci et par ceux qui l'habitent.

Un constat évident ? Peut-être mais, pour de nombreux enfants avec lesquels nous travaillons, cela renvoie surtout à un impossible à vivre. Tantôt se trouvant à côté du monde, ils sont sans piste pour le toucher et donc pour exister, tantôt écrasés par ce même monde, ils sont contraints à la survie bien plus qu'à la vie. Le travail des professionnels ne devrait-il pas être alors de se permettre quand il le faut de toucher pour réinitier (ou parfois même seulement initier) en chacun ce qui fait le propre de notre humanité ?

Se permettre de toucher celui avec lequel nous travaillons, et même travailler en pensant que le toucher est nécessaire pour grandir, cela paraît-il si étrange ?

Qu'il soit un nourrisson à bercer, un enfant à soigner, un adolescent à cadrer (demain un adulte à épauler et après-demain un vieillard à soutenir), s'engager à ce point ne relèverait-il pas de notre travail ?

Il n'est, bien entendu, pas question d'imposer quoi que ce soit à qui que ce soit mais d'oser affirmer que les professionnels ont encore et toujours le droit d'être dans le contact tactile quand le soutien de l'autre l'impose, mais aussi dans l'émotion partagée lorsque celle-ci est particulièrement forte.

Il s'agit bien entendu d'un processus plus que d'un geste (même si parfois cela peut être un geste) qui se construit, à un rythme lié à chaque situation. Rendre possible à l'autre de se laisser toucher, c'est souvent montrer à cet autre qu'il nous touche par ce qu'il dit ou ne dit pas, par ce qu'il fait ou ne fait pas, simplement parfois par ce qu'il est pour nous! Toucher l'autre n'est donc pas lui imposer notre volonté dans un rapport de force dans lequel le Bien s'imposerait. Il semble plus intéressant de témoigner de ce qu'il nous apporte avec ce qu'il est, ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Pour ce faire, à nous de nous laisser toucher d'abord, avec là aussi le devoir pour le professionnel d'élaborer nos émotions (car c'est bien de cela qu'il s'agit) sur base de la spécificité de notre travail, du cadre qui s'y associe et du projet propre à celui-ci. Pas question donc de jouer à « touche-touche » mais de travailler avec le mystère propre à toute relation éducative en gardant une juste place générationnelle et émotionnelle.

Dans une époque où la suspicion règne, les professionnels n'ont-ils pas à occuper une position forte et engagée ? Position qu'il est évidemment nécessaire de sécuriser par un cadre de travail solide.

Si un bisou, une main dans les cheveux, quelques instants sur des genoux sont des gestes qui touchent et qui sont tout aussi nécessaires pour grandir que de nombreux gestes de soutien très concrets associés au travail d'éducation (pensons ici à l'aide physique apportée aux gestes que les petits enfants ne peuvent assumer seuls), l'engagement relationnel de l'adulte vis-à-vis de l'enfant le semble tout autant.

Qui en doute finalement ?

Pour ceux qui doutent, fermez les yeux et remémorez-vous ceux et celles qui vous ont fait grandir... Comment ont-ils fait ?

Pourquoi jouer en famille est-il indispensable ?

Dès la naissance, le jeu apparaît comme une activité aussi spontanée qu'essentielle pour le bébé. Le bébé joue d'abord avec son corps, sa voix, puis tout doucement commence à s'intéresser aux autres. La notion de jeu s'apparente à celle de découverte mais il a aussi besoin de partager ses découvertes avec les adultes qui l'entourent. Tous ces moments de jeu sont propices au développement du lien entre l'enfant et son parent. De même lorsque l'adulte s'ouvre à l'univers de l'enfant, se met à son niveau, il met en place des moments de complicité qui tisseront sa relation de parent. Il n'est pas nécessaire à cet âge d'introduire des jeux compliqués et complexes, le jeu peut prendre la forme de chatouilles sur le ventre, de cache-cache derrière les mains. Toute activité peut être propice à un moment de jeu, d'échange et de plaisir.

Quand l'enfant grandit les jeux commencent à s'étoffer, du bricolage aux jeux de société et en alternance, même s'il est nécessaire que l'enfant puisse jouer seul et comprendre que les parents ne sont pas à sa disposition 24h/24. Il est important de prendre le temps de jouer avec lui pour plusieurs raisons.

D'égal à égal

Lorsqu'ils jouent, les parents et enfants apprennent à se découvrir autrement, dans des positions différentes que les classiques places de parents, d'éducateurs et souvent d'autorité qui en découlent. Il s'agit d'un temps hors du temps. On peut tout à fait imaginer que les conflits soient mis de côté le temps du jeu ou au contraire qu'ils soient exacerbés quitte à les déjouer lors d'une partie. Le jeu peut faire office de médiateur, de tierce personne.

De plus il impose les mêmes règles pour tous les joueurs autour de la table peu importe leur position au sein de la

famille, même si ces règles peuvent avoir été préalablement modifiées et aménagées afin de parfois combler les différences par exemple d'âge ; c'est aussi ça le plaisir du jeu, celui d'en modifier collégalement les règles.

Le jeu permet à chaque membre de la famille (parent/frère/sœur) de découvrir une facette insoupçonnée du caractère de l'autre. Le père ne connaissait pas sa fille d'habitude si réservée, frondeuse et audacieuse. Quant à sa fille elle ne le connaissait pas mauvais perdant, ni que sa mère arrivait à bluffer sans complexe. Toutes ces découvertes amènent l'enfant à porter un regard différent sur ses parents, et par là même, à grandir. Les familles ressortent plus fortes et plus unies de ces expériences ludiques.

Le « faire semblant »

Le jeu permet également de « faire semblant » de rejouer les expériences de la journée et par là de les évacuer, d'endosser des personnages que l'on n'aurait pas possibilité d'endosser dans la « vraie vie », à l'adulte d'être garant de la frontière entre la réalité et le jeu, parce que jouer c'est avant tout transformer la réalité.

Le jeu peut avoir des vertus de reconstruction de la confiance en soi parfois malmenée lors de la vie scolaire. S'il joue dans un jeu où il est très bon, l'enfant peut se sentir valorisé alors que dans la cour de récréation il a l'impression d'être toujours mis sur la touche. A contrario, il peut parfois être nécessaire d'aider l'enfant à vaincre sa blessure narcissique créée par la perte de la partie, le jeu étant un moyen subtil de réguler le sentiment de toute-puissance de l'enfant.

La transmission

Jouer avec son enfant est l'occasion de transmettre des savoir-faire (jeux de construction, sport, cuisine...), des valeurs (esprit d'équipe, fair-play, respect des règles...), des souvenirs d'enfance. À condition que le parent les mette lui-même en pratique et joue vraiment le jeu. Dans

ces moments-là, pas question de rappeler à l'enfant son manque de concentration « comme à l'école », ni de s'énerver parce qu'il a dépassé, ou de s'impatienter parce qu'il ne comprend pas assez vite. Lorsque l'on sort du jeu, la magie est rompue. Pas question non plus de tricher, de le laisser gagner à tous les coups. D'abord, il n'est pas dupe, et ce faux succès est dévalorisant.

Jouer permet aussi à l'enfant de gérer sa frustration : celle de devoir attendre son tour, d'être malchanceux, de perdre aux dés .. Jouer lui permet d'intégrer l'existence de règles imposées par le jeu et de se rendre compte que ses parents sont soumis à ces mêmes règles.

Un plaisir avant tout

Cet apprentissage se fait d'autant plus facilement que la notion de plaisir est présente des deux côtés. Selon l'histoire personnelle de chacun, la manière de jouer, les choix des jeux diffèrent. En effet, certains adultes qui n'ont pas eu l'occasion d'éprouver le jeu de façon positive enfant auront d'autant plus de difficultés à s'y investir adulte. Et rentrer dans un jeu qui mette à mal sa capacité de jouer parce qu'il « faudrait » y jouer pourrait créer une tension négative, l'envie de jouer doit pouvoir être présente à l'instigation du jeu. Par ailleurs, il n'est pas toujours nécessaire de créer « un espace jeu », tout peut être propice au jeu et des petites séquences de jeu peuvent trouver place dans la vie quotidienne comme barboter dans l'évier, prendre le tram, cuisiner.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Jouer est thérapeutique.
- Dès sa naissance, le bébé joue avec son corps
- Comment le jeu vient aux enfants ?
- Trois jeux pour grandir.
- Jouer : apprendre de ses erreurs.
- Jouer seul, jouer avec un adulte, les deux l'aident à grandir.
- Pas besoin de jouet pour jouer avec son enfant

Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?

La négligence est un syndrome actuellement bien identifié dans le registre de la maltraitance. Elle se révèle par la carence de soins, un manque d'attention aux besoins de l'enfant, un défaut d'empathie des parents. La négligence touche en général tous les aspects de la vie du petit, tous ses besoins primaires (manger, boire, dormir, être stimulé, être aimé...). Souvent, elle se déploie sur plusieurs générations ; les parents ont eux-mêmes connu des carences qui les rendent moins adéquats dans leurs rôles parentaux.

Une négligence physique (nourriture, hygiène, habillement, sécurité, soins médicaux) s'accompagne très souvent d'une négligence affective dont les conséquences peuvent s'avérer dramatiques. Cette négligence affective se traduit chez les parents par une distance, une absence de disponibilité émotionnelle, un trouble de l'empathie. Dès la naissance, les relations d'attachement précoce sont carencées ; l'enfant n'existe pas beaucoup dans la tête de ses parents, il n'expérimente pas la présence d'un adulte disponible, fiable et continu lorsqu'il est en détresse.

La négligence s'avère souvent chronique, se répète d'une génération à l'autre et concerne généralement tous les enfants de la famille. Les conséquences ne sont pas toujours visibles dans l'immédiat ou mal décodées ; l'enfant peut être dans une profonde détresse qui se développe à bas bruit. Ces enfants sont baignés dans un climat de « stress chronique » dont on sait aujourd'hui qu'il endommage le cerveau et provoquent des dégâts à moyen et à long terme ; ceux-ci touchent la croissance, les sphères cognitive, émotionnelle et relationnelle. Ils peuvent s'avérer irrécupérables si la négligence persiste dans le temps.

Comment repérer la négligence ?

L'enfant négligé a souvent un aspect sale, le teint gris ou pâle, un air triste ; il peut présenter un retard physique de croissance ou des signes de maladies mal soignées. Au niveau relationnel, il peut être renfermé, fuir tout contact ou, au contraire, se montrer agité ou agressif. Avec ses pairs, les relations sont plutôt difficiles, dans l'évitement ou l'agressivité. Le repli sur soi devient une forme de protection contre tout risque de rejet ou de manque affectif. Ces enfants vivent une insécurité permanente, supportent mal toute frustration et manquent de structuration.

La temporalité de l'enfant n'est pas la même que celle des parents

Le développement d'un enfant suppose la rencontre avec des adultes disponibles, stables et sécurisants au sein d'un milieu stimulant. Des carences répétées, un climat affectif négatif ou froid qui perdure dans le temps s'avèrent délétères et vont entamer son capital de développement. Les parents ont souvent eux-mêmes connu une enfance négligée et ont peu conscience des besoins d'un enfant ; son arrivée va les confronter à des difficultés dont ils vont le rendre responsable. Les carences des parents rendent ceux-ci souvent très méfiants dans les relations avec leur famille d'origine, les amis et professionnels. Ce sont des adultes fragiles, vulnérables ; les apprivoiser, respecter leur rythme est la seule issue possible pour tisser petit à petit une relation de confiance. Comment prendre ce temps avec eux alors que l'enfant grandit si vite ?

Comment intervenir ?

Les parents sont très rarement demandeurs d'aide ; c'est l'état de l'enfant qui attire l'attention de l'entourage. C'est le professionnel qui fait le point sur l'état de l'enfant, sur ses besoins, satisfaits ou non, sur la part que les parents peuvent apporter et celle qui devra venir de l'extérieur.

Seul un travail de réseau, tissé avec la famille, offre un contenant qui permet d'assurer de meilleures conditions au développement de l'enfant.

Le réseau remplit plusieurs fonctions :

L'étape d'évaluation des carences et des ressources familiales est essentielle ; elle permet d'identifier les besoins propres à chaque situation. La mise en place du réseau vient palier les manques parentaux, sorte de « parentalité partielle », où la place des parents est reconnue en fonction de ce qu'ils sont capables d'apporter. L'aide est concrète et pratique, adaptée aux besoins de l'enfant et constituant un soutien aux parents. Ce type d'intervention est de longue durée, sans réel changement dans les comportements parentaux ; même si la négligence physique disparaît, la négligence affective risque de se poursuivre. Une halte-garderie, une crèche, parfois un placement en institution est nécessaire pour protéger et stimuler l'enfant.

Les changements se marquent à la génération suivante ; ce qui décourage les professionnels s'ils n'en ont pas conscience.

L'autre fonction importante du réseau est le soutien des professionnels. La famille se montre souvent dans un processus d'échec, apathique ou exigeante. L'ampleur du problème ne permet pas à un seul service de prendre tout en charge ; la pluridisciplinarité est essentielle dans l'évaluation de la situation et dans les réponses à apporter. Les changements difficilement acquis disparaissent dès que l'aide est arrêtée. Les changements visibles sont très lents ; il vaut mieux viser de petits objectifs plutôt qu'un changement rapide et global. Des réévaluations régulières entre professionnels sont nécessaires et un placement peut être envisagé si l'aide ambulatoire s'avère insuffisante.

L'entraide entre professionnels évite le découragement souvent présent dans ce type de prise en charge ; elle les aide à persévérer dans leur travail avec l'enfant, tout en offrant un soutien aux parents.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?
- A quoi être attentif lors d'une suspicion de maltraitance ?



- En cas de suspicion de maltraitance, comment une équipe SOS enfant peut aider un professionnel ?

Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?

« Maxime a l'air insensible aux stimulations, c'est comme s'il n'habitait pas son corps » ; « Fabien frappe tout le temps ses camarades » ; « Brice sent mauvais et porte toujours des vêtements trop petits pour lui »... Il nous arrive à tous de nous interroger par rapport à un enfant et plus encore s'il se confie : « Mon papa me fait mal ; Papy joue avec ma zezette »...

La relation entre l'enseignant, la puéricultrice ou l'éducateur et l'enfant et sa famille permet, au fil des jours, de développer du lien et d'être attentif aux petits événements de la vie. Ainsi, le professionnel est le témoin privilégié des questions voire des souffrances d'un enfant et peut donc l'accompagner en cas de problèmes.

Est-ce vraiment grave ? Dois-je prendre tout cela au sérieux ? Cela me concerne-t-il ? Dois-je en parler avec l'enfant, avec ses parents, relayer mes questions à d'autres services ? Qui peut m'aider à réfléchir ? Comment réagir ? Les questions affluent...

Donner confiance dans la continuité de la relation

Dans le respect d'une relation privilégiée, le professionnel peut entendre et voir ce que l'enfant accepte de lui dire, de lui montrer, de lui dévoiler. Pas besoin de chercher des preuves, de mener une enquête, de savoir à tout prix au risque de suggérer des mots dépassant l'élaboration que l'enfant a de sa situation. à cet instant, la vérité qui compte est celle que l'enfant amène, quelle qu'en soit la réalité factuelle. Cette présence, cette disponibilité à accueillir l'enfant là où il se trouve, avec ses mots, ses images, ses sensations, libère le professionnel du travail de recherche de la vérité, même si elle lui impose de rester partiellement avec ses doutes et ses inquiétudes. Le soutien de l'enfant, l'invitation à se décharger de la

culpabilité et de la responsabilité qu'il ressent souvent, à tort, comme siennes, engage l'adulte dans une relation fructueuse et aidante.

Le respect de l'enfant, dans ce qu'il dévoile ou pas, nécessite, de la part du professionnel, un engagement dans une continuité de la relation. Il faut comprendre par là que, si les manifestations de détresse d'un enfant peuvent fluctuer d'un jour à l'autre, l'inquiétude éveillée, la disponibilité du professionnel et la place qu'il occupe auprès de lui doivent être maintenues. Après ses premières confidences, l'enfant peut choisir de se faire discret, de faire comme si rien ne s'était dit ou montré. De la sorte, il peut tester la confiance et la solidité de cette relation avant d'éventuellement se confier plus encore.

Cette continuité relationnelle ne doit pas se transformer en une attention focalisée sur cet événement. Le professionnel est disponible, certes, mais reste dans son cadre ; l'enfant le sait et peut également s'appuyer sur ce cadre pour gérer le rythme du dévoilement.

Cependant, signifier à l'enfant que le professionnel, au même titre que tout adulte, est soumis à des lois qui imposent parfois le relais auprès d'autres professionnels ou auprès de la hiérarchie, donne la possibilité d'ouvrir la relation à des tiers, de sortir du secret dans lequel l'enfant se sent enfermé

Ne pas rester seul

Chaque institution a ses règles et ses ressources qui servent de balises en cas de révélations ou d'inquiétudes. Les situations de maltraitance nécessitent donc des échanges et des réflexions avec des tiers : le directeur, les collègues, un médiateur, l'assistant social de l'institution...

Alimenté par ces échanges, éventuellement en collaboration avec des collègues, le professionnel orientera la suite de son accompagnement : il s'adressera à l'enfant et/ou à sa famille en reflétant ses préoccupations, contactera

parfois des services relais...Chaque situation nécessite d'être prise en compte de manière unique.

Le rôle des services relais (Equipe SOS enfants, Service d'aide à la jeunesse, Centre de santé mentale, PSE,) consiste à évaluer la situation, à faire le diagnostic, à mettre en place des mesures et/ou des contraintes nécessaires en vue de protéger l'enfant, de lui apporter de l'aide ainsi qu'à ses parents. Le travail de ces services et leur expertise sont notamment fondés sur les observations faites par les professionnels qui connaissent l'enfant et sa famille au quotidien.

Le professionnel en contact avec l'enfant reste présent. La qualité et la continuité de la relation soutiennent l'enfant et lui permettent d'expérimenter la fiabilité de la parole d'un adulte, la consistance de ses actes, le respect de sa personne et la permanence d'un lien au-delà des difficultés et tensions éprouvées.

L'enfant tire également bénéfice de la continuité entre professionnels et entre équipes : autant il importe que les premiers communiquent leurs observations sans se décharger, autant il est nécessaire que les services relais communiquent les éléments essentiels à chaque acteur.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?



· A quoi être attentif lors d'une suspicion de maltraitance ?

· En cas de suspicion de maltraitance, comment une équipe SOS enfant peut aider un professionnel ?

· Que faire quand un enfant arrive à l'école avec un hématome ?

Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?

Les expériences de notre enfance poursuivent leur effet à l'âge adulte au point d'imprimer leur marque sur certains de nos choix ou de nous amener à rejouer de vieux scénarios avec notre conjoint, notre patron, nos amis, les personnes avec qui nous travaillons. Ce mécanisme s'appelle le transfert car inconsciemment nous transférons des sentiments, des modes de relation sur une personne autre que le destinataire initial.

Cette impression de tourner en rond, de retomber dans les mêmes ornières, nous fait parfois souffrir au point de nous faire entreprendre une psychothérapie qui vient souvent éclairer des scènes du passé. Mais la plupart du temps nous nous débrouillons tant bien que mal, sommes remis à notre place par nos interlocuteurs ou sommes transformés par les événements de la vie.

Selon la profession que nous exerçons, les compétences qui nous sont demandées, nos sentiments sont mobilisés à des degrés divers. Sur ce plan, un informaticien est moins mobilisé qu'une puéricultrice.

De fait, pour exercer leur métier, les intervenants en lien avec parents et enfants ont besoin de supporter d'être mobilisés dans un registre affectif qui va, par exemple, leur permettre de s'identifier aux difficultés de la famille concernée. Et en même temps, une trop grande proximité peut amener le professionnel à quitter sa place et donc à ne plus être en mesure d'aider.

On peut dire que notre nécessaire fragilité peut également nous piéger. Cela arrive notamment quand une rencontre remobilise en nous des émotions, des images anciennes, des souvenirs inconscients. Sur un détail, une attitude, une intonation, une odeur, un regard un enfant ou un parent peut nous amener à renouer avec un des personnages de notre enfance : une tante bien-aimée,

un parent décédé, un oncle haï... Inconsciemment, nous sommes alors ailleurs que dans le présent, même si nous avons du mal à l'admettre et nous en protégeons, par exemple, en rationalisant c'est-à-dire en donnant une explication raisonnée à ce qui se passe. « C'est quand même normal que je sois en colère quand je vois à quel point ce père est inadéquat! »

Hélas non. La colère ne va en rien aider ce père et cette réaction immédiate, liée à notre histoire, nous empêche d'être professionnel. Plutôt que d'être à même de mobiliser nos compétences pour la famille, nous l'amenons à jouer une scène de notre théâtre intérieur.

Notons cependant que, si cette imprégnation du passé peut nous embrouiller, elle peut également nous aider. Exemple caricatural : celui qui canaliserait ses tendances sadiques en devenant boucher (ou dentiste...) le fait d'une manière bien estimable, au profit de la communauté.

Les choses se compliquent encore car, bien entendu, nous sommes évidemment pris dans le transfert des personnes que nous rencontrons. Elles nous mettent parfois dans une place autre : celle de la mère parfaite qui subvient à leurs moindres besoins, la mère qui refuse tout, l'autorité intransigeante, etc.

Ici encore, le fait d'entrer ou non dans ce jeu va dépendre de notre histoire. Et sans qu'il soit nécessaire de se demander qui a commencé, il est dommageable qu'une relation d'aide au présent s'engluie dans une vieille histoire.

Comment s'en prémunir ?

Trois pistes

Marquer un temps d'arrêt

En général, nous sentons quand nous sommes débordés par nos émotions dans une rencontre. Dans ces moments, marquer un temps d'arrêt, temporiser nos décisions, demander à un collègue de prendre le relais sont des bonnes occasions pour éviter des attitudes inadéquates.

Ce fort sentiment, qu'il soit d'amour ou de haine, est une chance car il peut être l'occasion d'apprendre quelque chose sur soi-même. Et, le temps (parfois long) de débroussailler nos histoires, cela vaut la peine de solliciter un collègue, soit pour un avis, soit pour passer la main.

On voit ainsi que l'hétérogénéité d'une équipe ou d'un réseau est à la fois intéressante en termes de compétences mais également sur le plan des personnalités, des échos intérieurs.

Un préalable à tout métier relationnel est de se donner les moyens d'une réflexion quant à sa propre histoire et à ses schémas de fonctionnement.

Organiser un cadre sécurisant

Le cadre de travail est construit grâce à toute une série de législations et règles mises en place par le pouvoir de tutelle, le conseil d'administration, le responsable de l'équipe. Ces règles organisent le temps, l'argent, l'espace, les flux de responsabilités, de décisions, etc. Le fait qu'un cadre de travail soit clair et que chacun soit tenu de s'y conformer tempère les sentiments, canalise l'amour et la haine. « à six heures je ne suis plus là pour vous, non parce que je vous déteste mais parce que le service est fermé ». Le cadre de travail dépasse travailleurs et usagers ; de ce fait, il les protège. Accepter de s'y soumettre est de l'intérêt de tous : pouvoir organisateur, travailleurs, usagers, chacun à son niveau.

Les supervisions

Une supervision est un moment où l'on peut parler de manière protégée de son travail, des questions et difficultés qu'il suscite en soi.

Une réunion d'équipe n'est pas une supervision car le responsable de l'équipe n'est pas en mesure de simultanément assurer l'autorité, voire de sanctionner (ce qui est sa fonction) et d'exercer un rôle de superviseur avec qui il est d'autant plus enrichissant de parler de ses échecs, angoisses, difficultés

Il existe des supervisions individuelles ou d'équipe, ou encore de groupe quand plusieurs travailleurs de différentes institutions se réunissent pour cette occasion. Pour remplir son rôle, le superviseur n'a pas de lien amical, thérapeutique, d'autorité avec l'intervenant.

Souvent psychothérapeute, le superviseur ne remplit cependant pas ce rôle à ce moment-là. Même s'il pressent des liens entre la difficulté professionnelle et l'histoire familiale, il centre son travail sur les aspects professionnels, quitte à inviter l'intervenant à faire une démarche psychothérapeutique ailleurs.

Il est extrêmement difficile d'intervenir avec les familles sans avoir la possibilité de moments de recul tels que les supervisions. Il s'agit de conditions de travail quasi aussi nécessaires que le chauffage, l'électricité

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



- Quand le professionnel éprouve de la haine pour un parent.
- La place de l'émotion dans l'accompagnement des parents.

L'enfant face à la mort

La mort, une réalité à découvrir

La première rencontre de l'enfant avec la mort concerne souvent l'un de ses grands parents. Cette mort qui amène tristesse et questions s'inscrit dans le cycle de la vie de la naissance à la mort : « Il/elle était vieux/vieille, il/elle arrivait à la fin de sa vie ». La perte d'un animal familial peut aussi amener l'enfant à vivre une perte importante.

Certains enfants sont confrontés à des décès non « justifiables » lorsqu'il s'agit d'un bébé, d'un enfant, d'un parent (suite à une maladie ou plus brutalement suite à un accident) bref, d'un être qui avait encore normalement des années devant lui.

Cette expérience déstabilise l'enfant. D'une part parce que son entourage l'est également et que dans le fracas émotionnel où tous se trouvent, il est confronté à la détresse, la peine, la dépression de ceux qui d'habitude représentent ses points de sécurité ; d'autre part parce qu'il éprouve la finitude de la vie (Il comprend qu'il peut mourir ainsi que ses parents), ainsi que l'irréversibilité et l'universalité de la mort : toute vie s'achève un jour.

Ces trois dimensions très abstraites ne sont réellement comprises par les enfants qu'après l'âge de six ans. L'accès à la pensée symbolique et abstraite en est la condition. C'est la raison pour laquelle les petits enfants – malgré les explications reçues – demandent naturellement « Quand bon-papa va être re-vivant » ou « Quand va-t-il revenir du ciel? ». C'est l'expérience de l'absence dans la durée qui va les amener à réaliser la notion de finitude et d'irréversibilité. Par ailleurs ce qui, souvent, déstabilise les tout-petits c'est moins la disparition du défunt que le chamboulement ou la déstabilisation perçu chez ceux dont il dépend (dépression, impression d'absence, de fonctionnement au ralenti, tristesse, sauts d'humeur...).

Cacher ou parler de ce que la mort suscite ?

Faut-il pour autant chercher à cacher ses émotions à l'enfant ? Le mythe bien répandu qu'il vaut mieux ne rien montrer pour ne pas déstabiliser ou faire souffrir davantage l'enfant est toujours à l'oeuvre. Or même de façon infime, les petits captent et perçoivent les variations dans l'humeur, le ton de voix, la rapidité de réponse, ils sentent la fragilité interne et la tristesse.

Il convient plutôt de traduire le plus explicitement possible ces émotions pour les raccorder à l'événement, lui aussi bien sûr rendu explicite ; afin d'éviter que l'enfant se sente responsable de la peine ressentie chez les adultes et s'en culpabilise.

Beaucoup de personnes pensent aussi nécessaire de faire accompagner l'enfant par un professionnel (psychologue). Les meilleurs soutiens pour l'enfant restent toujours ceux qui sont les plus proches de lui, et qui peuvent partager et parler avec lui, la peine éprouvée. L'intervention du professionnel peut, dans certains cas prendre sens, pour accompagner la difficulté de l'entourage de mettre en récit l'événement, de mettre en mots les émotions qui s'y rattachent. Le travail se centrera alors davantage sur les parents, les adultes, pour aider ces derniers à évoquer leur peine, le fracas, l'effroi qu'ils éprouvent et ensuite à pouvoir en dire quelque chose à l'enfant. Ce qu'il convient d'éviter c'est que face au manque d'appui de l'entourage endeuillé l'enfant se place comme support de ses parents.

Des réponses personnelles à des questions universelles



L'enfant confronté à la mort est précipité dans les questions existentielles : pourquoi la souffrance ? Pourquoi l'injustice ? (Certains veulent mourir mais rien ne se passe, d'autres dévorent la vie et meurent) ; Qu'y a-t-il après la mort ? L'au-delà existe-t-il ? Comment sont punis les méchants ? Que gagnent les gentils ? Ces

questions brassées par les philosophies, les religions restent à l'appréciation de chacun.

La mort est une occasion d'un échange à ces sujets avec l'enfant. « Même si après la mort il n'y a plus rien, ceux qui ne sont plus là peuvent rester dans notre tête », « Je ne sais plus en quoi je crois mais ça m'aide de penser que bon-papa est au ciel, qu'il est comme une étoile qui veille sur nous », « Je ne sais pas ce qu'on devient mais certains pensent que l'esprit des morts c'est comme un ange ».

Tous, nous avons besoin de ne pas être confronté qu'au vide, qu'au néant, qu'à l'anéantissement tout brut, tout cru ; c'est pourquoi on cherche à se faire une représentation d'un éternel possible dans la quiétude. La partager avec l'enfant au moment d'un décès c'est créer « du vivant » pour ne pas se laisser engloutir dans l'effroi qu'entraîne la disparition. Les rituels et les actes posés en mémoire du disparu y aident également.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :

-  · Comment aider les enfants en cas d'événement tragique ?
-  · L'enfant qui vient après un bébé mort – vu du côté de l'enfant.
 - La fratrie face à la mort d'un jeune bébé.
 - La mort des jeunes bébés. Quel rituel de deuil ?
 - Accompagner la fratrie en cas de décès périnatal.

Comment aider les enfants en cas d'événement tragique ?

Quand surgit un fait divers dramatique largement relayé par les médias, un événement plus proche comme le suicide d'un parent d'élève ou la mort accidentelle d'un enfant, les adultes se demandent entre autre comment réagiront les enfants. Resteront-ils silencieux ? Poseront-ils des questions ? Feront-ils des cauchemars ? Présenteront-ils des angoisses ? Seront-ils surexcités ? En garderont-ils des traces ? Et quelle peut être la « bonne » attitude des adultes, des enseignants, des éducateurs ?

L'horreur dans la fiction et dans la réalité

Chacun a pu faire l'expérience de raconter une histoire terrifiante à un enfant. Et ce conte venait parfois alimenter un passage de vie difficile, une période de cauchemars, mais le plus souvent ne s'accompagnait d'aucune angoisse. Avec les histoires les plus belles et les plus horribles, l'enfant apprend peu à peu le monde. Le monde extérieur bien sûr, mais aussi son monde intérieur, sa vie psychique, son intimité ; donc ses conflits internes, le remue-ménage de ses pulsions avec lesquelles il devra vivre toute sa vie... Mais ce qui permet à l'enfant de se développer par le biais de ces histoires, c'est le fait que l'adulte qui est à ses côtés est paisible, joue avec lui, prend plaisir à raconter. Tous deux savent qu'il s'agit à la fois d'une histoire et de la vraie vie, et la tranquillité de l'adulte assure à l'enfant qu'il n'y a aucun danger actuel.

Assurer ce décodage, dans les histoires ou en regardant la télévision, est extrêmement important car il permet à l'enfant de faire la différence entre la fiction et la réalité, entre son monde interne et le monde réel. De fait, et notamment par la télévision, l'enfant va découvrir le monde qui l'entoure au-delà de la cellule familiale. Et, en le découvrant, il va être attentif à la manière dont réagissent les adultes qui l'entourent.

Les émotions des adultes

Devant une réalité traumatique, il est important que l'adulte soit à même de ressentir ses émotions et de les exprimer à son enfant ; sans quoi, celui-ci risque de penser que pour être adulte il ne faut ressentir aucune émotion. Il fera des efforts pour s'endurcir à ne rien ressentir, ce qui le coupera de l'humanité.

Cependant parfois un article de presse, une émission de télévision peut toucher l'adulte parce qu'elle vient rouvrir des blessures, remuer en lui des souvenirs refoulés parce qu'elle vient réveiller des pulsions ou illustrer des fantasmes qu'avec son éducation il a pu domestiquer tant bien que mal (Non, il n'arrache plus les ailes des mouches). L'adulte peut encore être touché parce que le récit met en scène la transgression d'interdits fondamentaux qui permettent le vivre ensemble (Tu ne mangeras pas de chair humaine, tu ne tueras pas, tu choisiras ton époux, ta compagne hors de ta lignée...). Justement, la figure de celui qui abuse de l'enfant, de celui qui l'assassine peut venir nous troubler dans tous ces registres. Est-ce un homme ou un « monstre » ? Et s'il est un homme, en quoi me ressemble-t-il ? Ces questions nous bouleversent profondément et risquent de nous submerger, de nous entraîner dans des paroles, des attitudes, des actes guidés par la seule émotion.

Dans pareille situation, les enfants qui sont à nos côtés, ressentant nos émois, peuvent également être saisis d'effroi, d'angoisse, passer à l'acte. Dès lors, dans une telle actualité, se demander comment préparer les enfants ou intervenir avec eux revient d'abord à se demander comment les adultes peuvent éviter d'être submergés par leurs émotions, sans pour autant être insensibles.

Parfois, ils ne peuvent éviter d'être débordés ; il y a alors surtout à trouver la manière de prendre du temps et de revenir plus tard sur ce moment. « Tu vois, hier, j'étais tellement choqué que je n'ai pas pu répondre à ta question... ». Si nous ne parvenons pas à dire quelque chose des émotions qui nous ont touchées, nos enfants risquent de s'imaginer le pire.

Les émotions des enfants

Si les enfants peuvent être contaminés par nos émotions, ils peuvent également être troublés par des images ou des paroles qui sont anodines pour nous. D'où l'importance d'être attentifs à ce qu'un enfant perçoit, par exemple devant la télévision. Attentifs, ou à l'écoute, mais en leur donnant le temps de laisser cheminer leurs questions.

Car un des charmes de nos relations avec les enfants est la manière dont ils posent une question qui nous paraît incongrue – nous parlons de mots d'enfants – ou encore, dans d'autres situations, quand ils viennent toucher des points avec lesquels nous ne sommes pas parfaitement à l'aise. Bien sûr, c'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins que surgissent les questions sur la différence des sexes, le comment on fait des enfants ou le pourquoi on ne veut plus voir le tonton. Et bien entendu, l'enfant sait s'il reçoit une réponse authentique ou un faux-fuyant. Il comprend quand on le prend ou non au sérieux, et très vite il saisit s'il peut venir avec d'autres interrogations, s'il vaut mieux s'adresser ailleurs ou se fermer comme une huître. Laisser un espace aux questions, les laisser venir plutôt que les devancer, les écouter là où en est l'enfant... tout ceci va permettre à celui-ci d'avancer à son rythme, d'exercer sa curiosité, d'aiguiser son intelligence.

Quand le poète dit que la réponse est le malheur de la question, il nous rappelle qu'une réponse ne doit pas venir boucher la question. Quoi de plus mortel que des questions bien tournées et des réponses toutes faites! Et nous savons à quel point les questions les plus vives, le plus brûlantes ne peuvent être mises en équation, ne font pas appel à un savoir. Une interrogation peut prendre le temps de mûrir, de cheminer, de s'exprimer plus ou moins maladroitement, par des détours. De même, si la réponse reçue laisse quelque interstice, quelque énigme, quelque « je n'en sais rien, mais je te dis ce que j'en pense », le questionneur sera invité à rebondir vers d'autres horizons, toujours plus vastes.

Parler, penser ensemble

Un pédophile fait la Une de l'actualité, une mère de famille a tué son enfant, le père d'un enfant s'est pendu... Contre le chaos, contre la monstruosité, il n'y a pas d'autres armes que celles de la pensée, de la dignité, de l'attention à autrui, de la construction démocratique permanente ; le travail de la culture... Si le « monstre » est tout entier à ses pulsions, l'homme gagne son humanité en évitant d'être emporté par ses émotions grâce à sa capacité de penser à lui-même, à l'autre et au monde qui l'entoure. Il s'agit d'un mouvement où je me laisse toucher par la souffrance de l'autre et où, plutôt que d'en être sidéré, fasciné, je suis capable de penser et parler cette souffrance et, éventuellement, d'agir. L'école ainsi que les associations qui accueillent les jeunes sont bien des lieux où l'on cherche à comprendre, où l'on apprend à penser ; y compris dans les limites de l'impensable. Telle est la responsabilité de l'adulte. Les événements dramatiques sont chaque fois des occasions de penser ensemble à de nombreux thèmes au fil des questions et sans les devancer : Pourquoi les adultes ne peuvent-ils séduire les enfants? Quelle est la frontière entre le bien et le mal? Quelle est la différence entre fantasme et acte? Pourquoi a-t-on supprimé la peine de mort? Pourquoi la justice doit prendre du temps et pourquoi le criminel a droit à un avocat? Qu'est-ce que la présomption d'innocence? Où mettre la limite entre la liberté de l'individu et la protection de la société? Quelles réponses donner? Impossible de les tracer au cordeau, on peut juste penser ensemble en sachant qu'il n'y a pas de « maître de l'univers », seulement des humains qui tentent de faire de leur mieux dans un monde où, hélas, il y a des catastrophes, des accidents, des meurtres. Depuis l'aube des temps, les hommes ont à la fois cherché à s'en prémunir mais également ont été amenés à vivre avec ce réel, le ciel qui peut tomber sur la tête malgré la potion magique. Reconnaître cette part de non-maîtrisable et faire entendre à l'enfant qu'il y a moyen de vivre avec, c'est également aider ce dernier à grandir.

Le rôle des adultes, des professionnels : organiser le travail, organiser les rituels

Il faut tout d'abord rappeler que maintenir la vie quotidienne, le travail, l'apprentissage scolaire par exemple est une manière d'assurer une stabilité au développement des enfants. Il s'agit également de leur offrir un espace où ils peuvent se concentrer en étant protégé des préoccupations des adultes, des tensions familiales, de l'agitation si pas du chaos.

Parfois le chaos déborde de partout, l'émotion est trop vive, et une des manières d'organiser ce travail de pensée est d'aménager des moments entre professionnels (également bousculés) qui permettent de mieux être à l'écoute des enfants, des adolescents et de saisir les occasions. Mais rien de tel que d'installer dans son institution une culture du rituel.

Les rituels viennent ponctuer la vie, ils font en sorte que tout ne s'écoule pas de manière indifférenciée. Les horaires ou moments tels la remise de résultats scolaires participent des rituels les plus quotidiens. Lors d'événements tragiques qui touchent une communauté, les institutions ont l'habitude de s'arrêter pour une minute de silence (qui aura d'autant plus de valeur qu'elle est précédée d'un moment de parole authentique) ou pour se rendre à des funérailles. Cela vaut la peine également de prendre le temps d'installer des rituels qui sont des moments d'ouverture et de partage d'interrogations, de questions... Ainsi par exemple, dans certaines écoles, un moment de « question de vie » est prévu chaque semaine. Les élèves peuvent y venir avec n'importe quel souci, préoccupation... La communauté éducative qui met ainsi en place une culture de parole (en vis-à-vis de l'écoute) et des rituels pour qu'elle puisse s'exprimer, fait en sorte qu'un événement, quand il survient, pourra être mieux élaboré.

À chaque institution de prévoir ses dispositifs qui l'aideront au mieux en cas d'événement tragique.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· L'enfant face à la mort.



- Quand l'enfant est victime d'un traumatisme, faut-il immédiatement appeler le psy ?
- Comment l'enseignant peut aider l'enfant en cas de fait divers tragique ?
- Comment aider un enfant qui vit un événement tragique ?

Les limites aident à grandir

Dès sa naissance, l'enfant a besoin d'un cadre et de limites autant que de liberté et d'autonomie. Cette réalité de limites et de frustrations se prolonge tout au long de la vie. Elle s'impose entre autres afin de réguler besoins, désirs, réalités... composantes inhérentes à la condition humaine.

Le moteur de notre vie repose sur le désir qui se fonde, lui, sur la frustration. Autrement dit, le manque permet à l'enfant de grandir, d'apprendre et de se construire. Par ailleurs, nos besoins doivent être réalisés, besoins qui varient en fonction de l'âge, du sexe, des capacités personnelles, des différences individuelles, des conditions sociales... Etre nourri, changé, se sentir en sécurité, reconnu par ses parents... sont autant de besoins qui imposent des conditions aptes à leur réalisation.

Dans notre société, désirs et besoins ont tendance à se confondre de plus en plus ; situation qui n'aide pas les parents dans leur tâche éducative.

Les limites structurent

La fonction première de l'éducation consiste pour chaque parent à organiser un cadre qui réponde aux besoins et aux rythmes de l'enfant et qui tienne compte partiellement de ses désirs, mais ni trop ni toujours. Le besoin de limites et de structures qu'a l'enfant soutient ses apprentissages progressifs en fonction de ses capacités mentales, de son état psychologique.

Au départ, on peut dire que l'enfant est prêt à tout pour satisfaire ses besoins et son plaisir. A sa naissance, le nourrisson n'a d'ailleurs pas conscience de sa propre individualité. Sa mère (ou la personne d'attachement) est donc tout pour lui, entièrement à lui. Peu à peu, grâce à la sécurité qu'il aura acquise, l'enfant apprend à se séparer de sa mère, à renoncer à l'idée qu'elle n'est pas toute à lui et à se tourner vers d'autres personnes.

Par exemple, il apprend à patienter quand il a faim. Cela lui sera possible s'il a fait l'expérience d'une attente récompensée par la réalisation de son besoin d'être nourri et de son désir d'être pris dans les bras. En quittant ceux-ci, l'enfant découvre son environnement, ses limites et celles que lui impose son entourage. Il les intégrera et les fera siennes peu à peu. Ce cheminement lui ouvre les portes de l'autonomie.

En grandissant, l'enfant fait l'expérience d'élargir son monde d'abord sous le regard protecteur et restrictif de ses parents, puis sous l'encadrement d'autres adultes référents et ensuite seul car il apprend les limites. C'est dans la relation à l'autre que l'enfant intègre graduellement les limites, qu'il construit sa personnalité et apprend à vivre ensemble avec d'autres, en famille, en collectivité et en société.

Les parents sont comme des digues qui évitent les débordements et amènent l'enfant à intégrer les règles et les lois. Mais parfois certaines situations compliquent ce rôle. Par exemple, certains parents craignent de perdre l'amour de leur enfant s'ils lui opposent une limite, un refus. En réalité, même s'il les accepte mal, l'enfant est rassuré par des règles claires et fermes. Une absence de règles, ou des règles qui changent sans cesse, ou sont respectées selon l'humeur, l'insécurité et ne lui donne pas l'assise nécessaire pour aller de l'avant.

D'autres parents craignent de jouer le « mauvais » rôle auprès de l'enfant s'ils se montrent personnellement plus sévères ou plus stricts que l'autre parent. C'est oublier que les rôles parentaux sont complémentaires, asymétriques et que c'est dans la différence que l'enfant se construit. L'unité de vue des parents quant aux limites est importante, mais l'enfant peut comprendre que les règles divergent dans ses différents univers de vie.

D'autres parents, en situation de séparation conjugale par exemple, préfèrent laisser tout faire à l'enfant, estimant qu'il vaut mieux préserver de tout conflit le peu de temps passé ensemble. Cette attitude qui peut être com-

préhensible est, pour l'enfant, une occasion manquée de construire sa sécurité de base.

L'adolescence amène les parents à réajuster le curseur des limites aux nouvelles réalités en jeu : besoin d'autonomie du jeune, besoin de se tester parmi ses pairs et de s'opposer aux parents. Il s'agit de rester ferme quant aux interdits et limites posées même si le dialogue est ouvert par ailleurs. Là encore, on voit bien l'importance de maintenir le cap de la limite car, sur ces balises, l'adolescent pourra se construire.

Les limites mises à mal par l'illusion du tout, tout de suite et toujours

Notre société prône la consommation comme gage de bonheur absolu : c'est oublier que, pour se construire, l'homme doit consentir à renoncer ; qu'il s'agit là d'un impératif de son fonctionnement psychique.

Le rôle des adultes est non seulement de montrer l'exemple en respectant les limites qui leur sont imposées en propre, mais également de se montrer critique face au discours consumériste qui laisse croire qu'on pourrait être satisfait pleinement et toujours. L'achat d'objets de substitution n'y change rien ; pas plus que le boulimique qui mange sans limite n'est rassasié.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Dire non à l'enfant l'aide à grandir

Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels ?

Régulièrement, l'actualité met en exergue un fait d'abus sexuel ou de maltraitance. La dramatisation excessive ou l'extrême focalisation sur des événements rares peut avoir des effets nocifs. Aux premières lignes, les enseignants, les éducateurs s'interrogent sur le bien fondé de tel ou tel programme de prévention.

Six points de repères

- Plus de 90% des abus sexuels sont le fait de membres de la famille ou de proches. Le risque d'agression étant nettement plus important dans l'environnement familial, il est inutile de se focaliser sur des prédateurs sexuels rares, il est préférable d'inclure la prévention dans les programmes de soutien à la parentalité ainsi que dans ceux qui aident l'enfant à s'exprimer sur toutes les difficultés qu'il rencontre et les sentiments qu'elles suscitent.
- Il est erroné de croire que les événements d'actualité dramatique sont, en eux-mêmes, anxiogènes pour les enfants. C'est avant tout l'angoisse des adultes qui se transmet à ceux-ci. Le rôle des professionnels est donc d'éviter toute initiative qui augmente l'émotion de même que les flambées médiatiques, et de proposer – si nécessaire – le recours aux services d'aide et d'appui existants. Autant que possible, il est utile d'aider les parents à expliquer à leurs enfants ce type d'événement et son caractère grave et exceptionnel.
- Les campagnes de prévention ciblant les enfants en les responsabilisant à outrance par rapport à leur propre protection sont au mieux inutiles parce que c'est dans la relation que l'enfant apprend à se protéger. Le respect avec lequel le traite son entourage est la base essentielle sur laquelle il va faire cet apprentissage. Ensuite, au gré des événements, les adultes

qui l'entourent vont lui apprendre à prendre soin de lui. C'est la raison pour laquelle on privilégiera les outils pédagogiques ou de loisirs qui aident l'adulte à entrer en relation avec l'enfant, à aborder tous les thèmes qui le préoccupent. Il est illusoire de penser qu'un enfant va se protéger à l'extérieur de la maison s'il n'a pas au préalable appris que son intimité était précieuse et l'a vue respectée dans ses lieux de vie. De même, dans le milieu scolaire, l'apprentissage des limites, du respect de l'autre, de la citoyenneté,... directement appliqué à la « vraie » vie sociale de l'école (et non à des événements lointains ou théoriques) a un effet de consolidation préventive sur les abus sexuels aujourd'hui, l'usage des drogues demain... sans que ces thèmes doivent être abordés frontalement.

- Certaines campagnes sont anxiogènes parce qu'elles font peser sur les épaules de l'enfant le poids de sa propre protection. « C'est à toi de faire attention » sous-entendent les cartes de prudence ou autres badges. Ces médias servent d'objet contraphobique pour les adultes et ratent l'objectif d'une éducation prenant pour paradigme le fait que l'adulte est responsable de l'enfant, qu'il est là pour l'aider et l'introduire à la vie. D'autre part, l'enfant qui a été ou est actuellement victime, se sentira encore davantage coupable de n'avoir pas su se protéger. Cette culpabilité ne l'aidera pas à oser en parler et risque d'augmenter la honte qu'il peut ressentir.
- D'autres campagnes sont toxiques parce qu'elles introduisent l'enfant à la sexualité via une sexualité perverse. Toute information relative à la sexualité doit tenir compte du développement affectif et sexuel de l'enfant et intervenir en réponse à ses questions, sans les devancer. Il y a lieu de l'introduire d'abord à l'amour et à une sexualité « normale » bien avant d'aborder la perversion ou les risques tel celui du sida.
- Certains programmes voudraient apprendre à l'enfant à se défendre physiquement de l'abuseur par un apprentissage de coups bien placés. Une étude menée par Finkelhor met en évidence le fait que les enfants

qui se sont défendus en situation d'abus, ont subi plus de violences physiques que les autres. Outre le fait que de tels programmes placent également l'enfant dans l'imaginaire d'une agression potentielle omniprésente, il est illusoire de leur laisser croire qu'ils peuvent rivaliser avec l'adulte sur le plan physique, ce qui a par ailleurs des effets négatifs dans d'autres registres également.

En conclusion, quand les adultes sont à l'écoute des questions de l'enfant au fur et à mesure qu'elles apparaissent et quand ils les initient à la vie en commun – ici et maintenant – de leur place d'adultes responsables et capables de parler, alors ils font œuvre de prévention. animateurs, éducateurs, enseignants n'ont pas besoin de programme clé sur porte pour un tel travail. Il s'agit avant tout de tenir une place et de saisir les petits événements du quotidien, au fur et à mesure de leur surgissement.

Les professionnels face aux réseaux sociaux virtuels

Internet tel que nous le connaissons aujourd'hui existe depuis seulement 20 ans et pourtant est déjà passé par plusieurs (r)évolutions.

S'il s'agit d'un outil de communication et de partage du savoir extraordinaire, il éveille inquiétudes et questions quant à son usage, ses limites, ses dangers éventuels principalement à l'égard des enfants et des adolescents.

Le professionnel est d'autant plus perdu que ces nouveaux outils sont appréhendés de manière quasi naturelle par les adolescents baignés dans les technologies. On est arrivé, de fait, à une génération qui a toujours connu la société de l'information telle qu'elle s'est développée. On les appelle les digital native, ceux qui depuis leur naissance baignent dans les nouvelles technologies.

L'apparition soudaine de ce que l'on appelle réseaux sociaux virtuels pose d'autant plus question que leur implication, leur objet (le langage), est de l'ordre du réel au sein d'un outil virtuel. Les réseaux sociaux permettent à chacun d'être « ami » dans le virtuel avec des personnes réelles.

On choisit ses amis parmi toutes les personnes qui font partie de notre tissu social pour autant qu'elles fassent elles-mêmes partie du réseau social. Avec pour effet qu'une majorité des personnes connectées à internet fréquentent ces réseaux, adolescents comme professionnels.

Qui parle à qui ?

Mais la notion d'ami est floue. Est-on ami avec son employeur ? Un professeur est-il l'ami de ses élèves ? On imagine facilement que des problèmes d'autorité pourront apparaître, des confusions de rôles entre enfants, adolescents et adultes si monsieur Dupont, professeur, met en ligne ses photos de vacances et qu'il est « ami » avec ses élèves.

La question et la pertinence d'être ami avec ses élèves ou jeunes dont on s'occupe mérite d'être posée. En l'absence d'une meilleure classification des différents groupes que l'on côtoie dans la vie réelle au sein de ces univers virtuels, il vaudra mieux ne pas être « ami » avec les jeunes dont on s'occupe. (N'est-ce pas d'ailleurs un principe de base en pédagogie ?)

Que chacun tienne sa place est un impératif éducatif. Même si il existe un certain degré d'écoute et de prise en compte de la parole de l'enfant par l'adulte, la relation, elle, doit rester asymétrique. Au risque, sinon, de créer de la confusion.

On peut d'ailleurs se demander quel sens donner au mot « ami » sur un réseau social par rapport au sens que ce mot possède dans le monde réel. Même si les adolescents font sans doute la part des choses, peut-on se permettre d'avoir des codes différents selon l'espace d'expression ? (Les amis sur internet, en classe, à la maison... ont des statuts, des significations, des modes de rencontre très différents).

Le fait que les réseaux sociaux se pratiquent derrière un écran ne veut pas dire que les conséquences des actes posés soient virtuelles ou inexistantes. Parfois la portée d'une parole n'est pas mesurée : l'émotion déposée dans son espace social s'adresse à la fois à personne et à la fois à tous les amis virtuels.

Image, écran, miroir

La multiplication des images (en rue, sur écrans, prises avec un simple GSM), et les changements dans la relation à l'image sur les réseaux sociaux est telle qu'elle est en train de modifier les relations des uns aux autres ainsi que la construction de la personne.

La possibilité de mettre des photos, de se présenter sous son plus beau jour (ou pas), de déposer ses émotions, d'être instantanément soumis au regard, aux commentaires, aux critiques de ses « amis » (ou pire, l'absence de réaction) pourra être mal vécue par un adolescent justement en plein questionnement sur son image et les changements physiques qui se déroulent.

La course aux photos les plus léchées, aux images les plus fortes, à ce que l'on est prêt à dévoiler pour satisfaire son narcissisme ainsi que la curiosité des autres est quelque chose qui vaudrait également la peine d'être mis en réflexion.

Temporalité

Tous les nouveaux moyens de communication, que ce soient les mails, les sms ou la messagerie instantanée ont comme point commun l'accélération des échanges. Ce que l'on a gagné en temps, on l'a souvent perdu en faculté de réflexion. Tout passe par l'écriture, même si la temporalité ressemble à celle du langage oral. On pense par exemple aux échanges rapides par chat qui ne permettent plus la prise de distance.

De plus, le fait que tout soit écrit et conservé indéfiniment rend difficile l'oubli et la médiation.

Enfin, le rapport au corps est différent : seul devant une feuille blanche, on est dans un rapport physique à l'écriture. Seul devant un clavier, la démarche est plus mécanique, désincarnée.

Il sera intéressant pour le professionnel d'expliquer ces

notions aux ados qui ont bien souvent une meilleure maîtrise de la technologie mais pas spécialement le bon sens ni les connaissances nécessaires des enjeux en présence afin de limiter ce qu'ils publient sur internet.

C'est également l'occasion d'aborder des notions telles que vie privée, respect de soi, différence entre vie intime et vie publique. Dans le réel!

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Les risques d'internet, mythes et réalités.



· Se rencontrer sur internet ?

· Les avantages de l'anonymat sur internet.

· Internet, les jeux vidéos... et les identités plurielles.

· Pourquoi mettre l'ordinateur familial dans un espace commun ?

· Internet, une fuite de la vie réelle ?

Les risques d'Internet, mythes et réalités

Internet, au même titre que tout progrès, comporte sa part de nouveaux risques. En permettant de dupliquer à des millions d'exemplaires la pensée humaine, l'imprimerie a servi aussi bien à populariser Gandhi que Mein Kampf. Le cinématographe des frères Lumière a permis la réalisation de chefs d'œuvre mais aussi le développement sans précédent de l'industrie pornographique ou la prolifération de films « grand public » ultra violents.

Alors Internet? Comme dans tout domaine, l'éducation de nos enfants est un apprentissage des risques de la vie : « Si tu t'approches du feu, tu risques de te brûler. Regarde avant de traverser la rue... ». Mais chacun sait que ce n'est pas en étant mis sous cloche qu'un enfant devient un adulte. Même si, en tant que parent, on le souhaiterait parfois.

Vivre avec Internet est donc apprendre à vivre avec ces risques, sans en exagérer l'importance ni les sous-estimer. Ils sont essentiellement au nombre de trois.

Rencontrer un pédophile

Effectivement, certains adultes « draguent » des enfants ou des adolescents sur Internet. Ce risque est cependant faible et on a tendance à l'assimiler avec le fait que certains adultes visitent des sites pédophiles, ce qui est un tout autre problème.

Prévention

Avant tout, il y a lieu d'en parler en famille : comme pour toutes ses découvertes, l'enfant attend des adultes un cadre rassurant et structurant qui lui permette de se créer des repères. Aider l'enfant à avoir confiance dans la manière dont il peut ressentir les relations et lui poser des limites va l'aider dans toutes les rencontres qu'il sera amené à faire.

Apprendre à nos enfants à distinguer le vrai du faux, la fiction de la réalité. « Ce n'est pas parce que quelqu'un rencontré sur Internet dit avoir 10 ans que c'est vrai. Tu ne le vois pas, et il peut écrire n'importe quoi. » Ceci commence d'ailleurs dès le plus jeune âge : en décodant avec l'enfant les flux d'informations et de publicité qui sont déversés par les médias.

Apprendre aux enfants à ne pas donner son adresse ni accepter de rendez-vous sans en parler à ses parents. à ceux-ci ensuite d'organiser une éventuelle rencontre car il n'y a pas de raison de principe pour que le virtuel reste cantonné au virtuel.

Être confronté à des sites pornographiques ou violents

L'enfant ou l'adolescent est curieux de la sexualité et c'est bien normal. De tout temps, il a cherché des informations, des images, une manière de comprendre et maîtriser ce qui se passe dans son corps, ce qui l'attend. Cependant, avec Internet, non seulement les images émergent de l'extérieur plutôt que d'être « imaginées » mais de plus elles vont jusqu'à faire irruption indépendamment du fait qu'on les recherche. Ainsi, elles n'arrivent souvent pas en concordance avec le développement affectif de l'enfant. Le risque essentiel est que l'enfant croie que cette image de la sexualité correspond à la réalité, voire qu'il devra pratiquer « tout cela » pour être dans la norme.

Prévention

On voit à quel point le décodage des médias tel qu'indiqué précédemment a toute son importance.

Une éducation sexuelle mais surtout affective au sein de la famille et avec des adultes qui favorisent le dialogue permet à l'enfant d'apprendre que sa vie amoureuse, notamment sexuelle, il devra l'inventer pas à pas avec celui ou celle qu'il choisira. Aborder ceci, avec pudeur, au travers des petits faits du quotidien reste la meilleure des préventions face à l'omniprésence d'une sexualité de consommation qui dépasse d'ailleurs Internet.

Mais d'autres « découvertes » peuvent poser problème au développement de l'enfant si elles ne sont pas accompagnées d'une prévention par le dialogue avec les adultes. Pensons à des images de violence gratuite qui, parce qu'elles embarrassent moins les adultes que le sexe, font l'objet d'encore moins de précaution. Là aussi, le décodage, le dialogue, l'explication restent les meilleurs outils éducatifs, tout en gardant à l'esprit qu'une image ou une séquence anodine pour l'adulte peut être troublante pour l'enfant. D'où l'importance d'écouter celui-ci et de rester ouvert à ses questions.

Se perdre dans l'écran

Internet peut autant être un outil de découverte, de connaissance, de communication qu'un gouffre où l'on peut se perdre ; autant un lieu qui contribue à se construire une intimité qu'un espace où l'on tourne en rond de manière compulsive. Comme toute activité, comme tout espace, il doit être limité.

Prévention

Réfléchir entre adultes et enfants à la fonction des écrans (pas seulement d'ordinateur). En quoi contribuent-ils à s'ouvrir au monde ou à rester enfermé chez soi ? En quoi permettent-ils de rencontrer les autres ou de ne retrouver que du même ?

Quoi qu'il en soit, à un moment ou à un autre, c'est à l'adulte qu'il revient de mettre la limite, ne fût-ce que pour rappeler l'importance de la vie de famille (les repas), de la vie sociale (aller à l'école), du sommeil...

Que penser des filtres ?

Encore faut-il se poser la question de l'âge de l'enfant laissé seul devant Internet : laisse-t-on un enfant de 6 ans sans accompagnement dans une ville qu'il ne connaît pas ?

Les meilleurs filtres sont ceux qui se transmettent dans la relation entre adultes et enfants. Car une barrière

extérieure restera toujours franchissable et, dans ce registre, la créativité des enfants ou adolescents est un talent qu'il faut leur reconnaître. Ici comme dans d'autres domaines, la priorité est d'apprendre aux enfants à intégrer des limites intérieures. Elles leur permettront de vivre en société.

Dans certaines situations, et même s'ils ne sont jamais fiables à 100% (ils ne le seront d'ailleurs jamais), les filtres peuvent être une solution pour préserver les enfants les plus jeunes de l'intrusion accidentelle d'images pornographiques ou ultra-violentes par exemple.

Les parents qui souhaitent installer de tels systèmes peuvent se renseigner auprès de leur fournisseur d'accès ou encore trouver sur Internet des solutions payantes ou gratuites.

Il y a lieu de dire aux enfants qu'un filtre est installé et qu'ils n'ont donc pas accès aux mêmes sites que leurs parents.

A VOIR AUSSI SUR yapaka.be/search :



· Les professionnels face aux réseaux sociaux virtuels.



· Pourquoi mettre l'ordinateur familial dans un espace commun ?

- Internet, que penser des filtres parentaux ?
- Internet, une fuite de la vie réelle ?
- Internet, les jeux vidéos... et les identités plurielles.
- Se rencontrer sur internet ?
- Les avantages de l'anonymat sur internet.

Pourquoi la télévision est-elle toxique pour les enfants en bas âge

Plusieurs chaînes de télévision qui s'adressent aux jeunes enfants mettent en avant leur intérêt éducatif. Mais celui-ci n'a jamais été démontré, et les seules études réalisées révèlent au contraire qu'elles ralentissent les enfants de 8 à 16 mois dans leur apprentissage linguistique! En fait, la télévision destinée aux enfants de moins de 3 ans pose essentiellement cinq problèmes :

- Tout d'abord, nous savons aujourd'hui que le développement d'un jeune enfant passe par la motricité et la capacité d'interagir avec les objets qu'il rencontre. L'intelligence, à cet âge, est en effet sensorielle et motrice plus que conceptuelle ou imagée. Il est à craindre que le temps passé par l'enfant devant les programmes d'une chaîne pour bébés – qui rassurera les parents parce qu'elle est présentée comme fabriquée pour les tout-petits – ne l'éloigne des activités motrices, exploratoires et interhumaines, fondamentales pour son développement à cet âge.
- Nous savons aussi que l'enfant n'établit une relation satisfaisante au monde qui l'entoure que s'il peut se percevoir comme un agent de transformation de celui-ci. C'est ce qu'il fait quand il manipule de petits objets autour de lui. On peut penser que l'installation d'un tout-petit devant un écran ne réduise son sentiment de pouvoir agir sur le monde et ne l'enkyste dans un statut de spectateur passif du monde.
- Les parents peuvent être tentés d'utiliser la télévision comme moyen d'apaiser l'enfant, mais elle leur évite en réalité un travail éducatif sur lequel il pourrait s'appuyer pour grandir. Prenons deux exemples : tous les parents savent comme le coucher d'un tout-petit est difficile : l'enfant rappelle, les parents y retournent, puis quittent sa chambre... pour revenir un peu plus tard, attirés par de nouveaux cris et finalement lui apprendre à s'endor-

mir tout seul. Installer une télévision dans la chambre de leur enfant facilitera peut-être son endormissement, mais lui évitera d'affronter les angoisses de séparation qu'il trouvera tôt ou tard sur son chemin. Par ailleurs, l'enfant doit apprendre à faire face à l'absence, au vide, à l'ennui... C'est ce qui lui permettra plus tard de ne pas être dans une incessante avidité de consommation (achats inutiles, alcoolisme, partenaires kleenex...). Edulcorer la douleur de la frustration risque d'entraîner l'enfant dans une pseudo-satisfaction par le biais d'objets externes qui ne l'apaiseront jamais car le manque est interne.



- En outre, le bébé précocement captivé par le rythme rapide des couleurs et des sons qui se succèdent sur l'écran risque d'intérioriser ce rythme dans sa personnalité en formation. Ainsi peut s'installer un cercle vicieux tragique dans lequel les parents ne voient plus d'autre solution, pour calmer un enfant, que de le placer devant un écran... où des images et des sons qui se succèdent à un train d'enfer contribuent à accroître son instabilité. La télévision devient ce qui l'excite sans cesse selon un rythme toujours imposé par elle, et avec une intensité largement supérieure aux stimulations habituelles de la vie quotidienne. Elle devient un équivalent technologique de la relation pathogène, hyper-stimulante et intrusive. D'un côté, les parents ont recours à la télé pour que leur enfant reste tranquille... et de l'autre, ce même enfant révèle une agitation croissante aussitôt que l'écran s'éteint.
- De nombreux travaux d'éthologie, y compris appliqués à la relation mère-enfant, ont montré combien l'être humain est capable de s'accrocher, dès les débuts de sa vie, aux éléments les plus présents de son environnement et notamment à ceux dont il a l'impression qu'ils le regardent. Il est à craindre que les jeunes enfants ne développent une relation d'attachement aux modèles de la télé semblable à celle qu'ils ont avec les adultes qui les entourent. On voit combien l'argument qui consiste à dire que ces chaînes ne contiennent pas de publicité est fallacieux : tous leurs programmes constituent des supports publicitaires pour les produits dérivés que l'enfant demandera aussitôt qu'il les verra!

Certains enfants pourront même établir une relation d'attachement aux écrans indépendamment de tout contenu. Ils ne se sentiront sécurisés que si l'un de ces fameux écrans est allumé près d'eux. Jusqu'à devenir, plus tard, des adolescents qui attendent une approbation de ce qu'ils pensent, ressentent, et sont... par des écrans.

Pour toutes ces raisons, nous voyons que la télévision à destination des jeunes enfants pose des problèmes bien spécifiques. Avec elle, il ne s'agit plus seulement de tenter de gérer les choses en termes de qualité des programmes et de contrôle de la durée passée par chaque enfant devant le petit écran. Ces chaînes nous confrontent à la question de savoir quel type d'individus, et donc de société, nous voulons pour l'avenir.

Les professionnels peuvent attirer l'attention des parents qu'ils rencontrent sur ces questions, mais également être attentifs aux écrans présents dans les lieux d'attente ou d'accueil, et y installer une information sur les dangers de la télé pour les bébés.

A VOIR AUSSI sur yapaka.be/search :

-  · La télévision dans les maternités : quand bébé regarde maman qui regarde la télé.
-  · De la télé pour les bébés aux jeux vidéo pour les ados.
 - L'écran entre la mère et l'enfant.
 - L'impact des images sur nous et nos enfants.
 - La télévision dans les maternités, quelle mauvaise idée!
 - La télévision, nocive pour les bébés.
 - Les écrans, les parents et leurs bébés.
 - Pourquoi ne pas laisser un bébé devant la télévision ?

 · 3-6-9-12 Maîtrisons les écrans

 · 3-6-9-12 Maîtrisons les écrans

Temps d'Arrêt / Lectures Derniers parus

- **Adolescence et risques.**
Pascal Hachet.
- **La souffrance des marâtres.**
Susann Heenen-Wolff.
- **Grandir en situation transculturelle.**
Marie-Rose Moro.*
- **Qu'est-ce que la distinction de sexe ?**
Irène Théry.
- **L'observation du bébé.**
Annette Watillon.
- **Parents défaillants, professionnels en souffrance.**
Martine Lamour.*
- **Infanticides et néonaticides.**
Sophie Marinopoulos.
- **Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.**
Serge Tisseron.
- **Cyberdépendance et autres croquemitaines.**
Pascal Minotte.
- **L'attachement, un lien vital.**
Nicole Guedeney.
- **L'adolescence en marge du social.**
Jean Claude Quentel.
- **Homoparentalités.***
Susann Heenen-Wolff.
- **Les premiers liens.**
Marie Couvert.
- **Fonction maternelle, fonction paternelle.***
Jean-Pierre Lebrun.
- **Ces familles qui ne demandent rien.**
Jean-Paul Mugnier.
- **Événement traumatique en institution.**
Delphine Pennewaert et Thibaut Lorent.
- **La grossesse psychique : l'aube des liens.**
Geneviève Bruwier.
- **Qui a peur du grand méchant Web ?**
Pascal Minotte.
- **Accompagnement et alliance en cours de grossesse.**
Françoise Molénat.*
- **Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».**
David Puaud.*
- **Protection de l'enfance et paniques morales.**
Christine Machiels et David Niget.
- **Jouer pour grandir.**
Sophie Marinopoulos.
- **Prise en charge des délinquants sexuels.**
André Ciavaldini.
- **Hypersexualisation des enfants.**
Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon.
- **La victime dans tous ses états.** Anne-Françoise Dahin.
- **Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».**
Serge Tisseron.
- **Soutien à la parentalité et contrôle social.**
Gérard Neyrand.
- **La paternité et ses troubles.**
Martine Lamour.
- **La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.**
Bernard Golse.
- **Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?**
Benoit Bastard.
- **À la rencontre des bébés en souffrance.**
Geneviève Bruwier.

* Ouvrage épuisé.

Retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en lignes, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles
gratuitement au
0800/20 000 ou
infos@cfwb.be



Livres de 80 pages diffusés chaque année (60 000 ex.)
aux écoles, associations, ...